



Saint Jean Chrysostome

*édition abrégée,
établie et présentée par
Jacques de Penthos*

Commentaire sur la Genèse

Commentaire sur la Genèse

Saint Jean Chrysostome

Commentaire sur la Genèse

Édition abrégée par Jacques de Penthos

ARTÈGE

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Homélie 3

Gn 1,1-5

« Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. » « Et du soir et du matin se fit le premier jour. »

La lecture des divines Écritures se compare à un riche trésor. Et en effet, celui qui a un riche trésor à sa disposition, peut facilement s'enrichir. Et de même, une seule ligne des saintes Écritures, nous offre une rare fécondité de pensées et d'immenses richesses. Mais la parole du Seigneur ne ressemble pas seulement à un trésor ; elle est encore une fontaine qui s'épanche toujours abondante et inépuisable. Hier, nous avons pu nous en convaincre, puisque l'explication de ces premières paroles de la Genèse : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre », a pris tout le temps de l'instruction, sans que nous l'ayons achevée. C'est que ce trésor est riche, et cette fontaine intarissable. Au reste, ne vous étonnez point, mes frères, de notre impuissance, car ceux qui nous ont précédés sont venus, eux aussi, boire à cette source, et ne l'ont point épuisée ; ceux qui nous suivront y viendront également, et ne la tariront point. Tout au contraire, elle croît et grossit à mesure qu'on y puise. Telle est, en effet, la nature des eaux spirituelles de la grâce, qu'elles coulent d'autant plus abondantes qu'on y puise plus fréquemment. [...]

Après avoir dit que « la terre était invisible et informe », il nous en donne la raison, en ajoutant que « les ténèbres couvraient la face de l'abîme, et que l'Esprit de Dieu était porté sur les eaux » (Gn 1,2). Mais observez avec quel soin le saint

prophète retranche ici tout détail inutile. Il ne nous raconte point toutes les diverses particularités de la création ; mais parce que le ciel et la terre contiennent tous les éléments, il se contente de les mentionner, et passe les autres sous silence. C'est ainsi que sans décrire la formation des eaux, il dit simplement que « les ténèbres couvraient la face de l'abîme, et que l'Esprit de Dieu était porté sur les eaux ». [...]

Le saint prophète dit que « l'Esprit de Dieu était porté sur les eaux », afin de nous apprendre qu'elles possédaient une force énergique et secrète, et ce n'est point sans raison que l'Écriture s'exprime ainsi ; car elle veut nous disposer à croire ce qu'elle nous dira plus tard que les animaux ont été produits de ces eaux par le commandement de Dieu, Créateur de l'univers. Aussi Moïse ne se contenta-t-il pas de dire que Dieu créa les eaux, mais il ajoute qu'elles se mouvaient, se répandaient et couvraient l'espace. Donc, lorsque la terre était encore informe et submergée sous l'abîme, le divin ouvrier corrigea d'une seule parole cette difformité. Il produisit la lumière, dont l'éclatante beauté dissipa soudain les ténèbres extérieures et illumina l'univers. Car « Dieu dit : “Que la lumière soit”, et la lumière fut ». Il dit, et la lumière parut ; il commanda, et les ténèbres s'enfuirent à la présence de la lumière. Quelle n'est point la puissance du Seigneur ! [...]

« Et Dieu divisa la lumière d'avec les ténèbres », c'est-à-dire qu'il leur désigna une demeure séparée et qu'il leur fixa un temps spécial et déterminé. Il leur donna ensuite un nom particulier, car « Dieu, dit Moïse, appela la lumière, jour, et les ténèbres, nuit ». Observez comme une seule parole et un seul commandement réalisent cette heureuse séparation, et opèrent cette œuvre admirable que notre raison ne saurait comprendre ! Voyez encore comme le saint prophète s'est accommodé à la faiblesse de notre intelligence ! Ou plutôt, c'est Dieu lui-même

qui a daigné parler par sa bouche, afin d'apprendre aux hommes quel a été l'ordre de la création, quel est l'auteur de l'univers et de quelle manière il a produit toutes les créatures. Le genre humain était encore trop grossier pour comprendre un langage plus élevé. C'est pourquoi Moïse, dont l'Esprit Saint dirigeait la parole, s'est proportionné à l'infirmité de ses auditeurs ; il leur a donc expliqué toutes choses avec méthode, et, il est si vrai qu'il n'emploie que par condescendance ce tempérament de style et de pensées, que l'évangéliste, fils du tonnerre, suit une route tout opposée. Il écrivait dans un temps où les hommes étaient plus avancés dans l'intelligence de la vérité ; aussi les élève-t-il soudain jusqu'aux plus sublimes mystères. Car, après avoir dit : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu », il ajoute : « Il était la véritable lumière qui illumine tout homme venant au monde » (Jn 1,1,9). Et, en effet, de même que dans la création, cette lumière sensible qui se produisit à la parole du Seigneur, dissipa les ténèbres matérielles, de même la lumière spirituelle chasse les ténèbres de l'erreur, et ramène à la vérité ceux qui s'égarèrent.

Recevons donc avec reconnaissance les instructions que nous donne la sainte Écriture, et ne nous opposons point à la vérité, de peur que nous ne demeurions dans les ténèbres. Mais au contraire, venons à la lumière, et opérons des œuvres dignes du jour et de la lumière. Saint Paul nous y exhorte quand il dit : « Marchons dans la décence comme durant le jour, et ne faisons point des actions de ténèbres » (Rm 13,13). [...]

Mais je m'aperçois d'une omission et je la répare. Après donc que Dieu eut dit : « Que la lumière soit, et la lumière fut », Moïse ajoute : « Et Dieu vit que la lumière était bonne. » Considérez ici, mes chers frères, avec quel art l'écrivain sacré tempère ses expressions. Quoi ! Dieu ignorait-il que la lumière soit bonne avant qu'il ne l'ait créée ; et sa vue ne lui en a-t-elle

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Que signifient ces derniers mots : « Et il en fut ainsi » ? Ils nous apprennent qu'à l'ordre du Seigneur, la terre se hâta d'épancher ses productions et de faire éclore le germe de toutes les plantes. « La terre produisit donc, dit Moïse, des plantes qui portaient leur graine suivant leur espèce, et des arbres fruitiers qui renfermaient leur semence en eux-mêmes, chacun suivant son espèce. » Et qui n'admirerait ici, mes chers frères, comment la parole divine a tout opéré sur la terre ? En effet, il n'y avait point encore d'homme qui la cultivait et qui, pour la couvrir de sillons, pliait le bœuf au joug de la charrue ; mais elle entendit le commandement du Seigneur et soudain produisit les plantes et les arbres. D'où nous apprenons qu'aujourd'hui encore, ce sont bien moins les soins, les travaux et les fatigues du laboureur qui fertilisent la terre, que les ordres que le Seigneur lui intima dès le commencement. [...]

« Que la terre produise les plantes verdoyantes. » Suivons donc les traces de la sainte Écriture, et condamnons hautement ceux qui s'élèvent contre ses divins enseignements. Quoique les hommes cultivent la terre, et, à l'aide d'animaux domestiques, s'appliquent à l'agriculture ; quoique les saisons leur soient favorables et que tout concoure à satisfaire leurs désirs, si Dieu ne répand sa bénédiction, ils s'épuiseront en d'inutiles travaux. Oui, ni les sueurs, ni les fatigues du laboureur ne deviennent fécondes si le Seigneur, du haut du ciel, n'étend sa main et ne leur donne un heureux accroissement. Mais, qui ne serait ravi d'étonnement et d'admiration en voyant comment cette parole : « Que la terre produise des plantes verdoyantes », pénétra jusque dans les profondeurs de la terre et l'émaila comme d'un riche tapis par la variété des fleurs qui en couvrit la surface. Ainsi la terre qui naguère était brute et inculte, se revêtit soudain d'une brillante parure, et rivalisa de beauté avec le firmament. Et en effet, de même que celui-ci devait bientôt resplendir du feu des

astres, la terre s'embellissait par la variété des fleurs ; en sorte que le Créateur lui-même loua son propre ouvrage. « Et Dieu, dit l'Écriture, vit que cela était bon. »

Moïse a soin, comme vous pouvez le remarquer, de nous rappeler, après chacune des œuvres de la création, que Dieu loue son propre ouvrage, afin d'apprendre aux hommes à remonter de la créature au Créateur. Car si les créatures sont au-dessus de toutes nos louanges, que dire de l'ouvrier divin qui les a produites ? « Et Dieu vit que cela était bon ; et du soir au matin se fit le troisième jour. » C'est pour mieux nous inculquer ces choses, que l'écrivain sacré nous les répète ici. Il lui suffisait en effet d'énoncer que le troisième jour fut fait. [...]

Homélie 6

Gn 1,14

Et Dieu dit : « Que des corps de lumière soient faits dans le firmament du ciel, et qu'ils éclairent la terre, afin qu'ils séparent le jour et la nuit et qu'ils servent de signes pour marquer les temps et les saisons, les jours et les années. »

[...] D'abord il convient de vous rappeler ce qui vient d'être lu. « Et Dieu dit : "Que des corps de lumière soient faits dans le ciel et qu'ils éclairent la terre, afin qu'ils séparent le jour et la nuit et qu'ils servent de signes pour marquer les temps et les saisons, qu'ils luisent dans le firmament du ciel et qu'ils éclairent la terre". Et cela fut fait ainsi » (Gn 1,14-15). Hier le saint prophète Moïse nous apprit de quelle manière le Créateur de l'univers avait embelli la terre qui d'abord était brute et informe. Il la para d'une infinité de plantes, de fleurs et d'arbres ; et aujourd'hui l'écrivain sacré va nous parler de la décoration du ciel. Car, de même que la terre s'embellit par ses propres productions, le Seigneur a donné au firmament un éclat plus vif et plus brillant par la variété des astres dont il l'a parsemé, et surtout par la création de deux grands corps lumineux, le soleil et la lune. « Et Dieu fit, dit l'Écriture, deux grands corps lumineux, l'un plus grand pour présider au jour, et l'autre moindre pour présider à la nuit ; et il fit aussi les étoiles » (Gn 1,16). Admirez ici la sagesse du divin ouvrier. Il dit une parole, et soudain le soleil est créé ; le soleil, cet astre admirable que Moïse appelle un grand luminaire, et qu'il dit avoir été fait pour présider au jour. C'est en effet de cet astre que

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

clartés du “Soleil de justice”, et pesez avec nous les expressions de l’Écriture. » Car après avoir rapporté cette parole : « Faisons l’homme à notre image et à notre ressemblance », elle s’empresse d’ajouter les suivantes, qui nous font manifestement connaître dans quel sens elle prend le mot « image » : « Que l’homme domine sur les poissons de la mer, et sur les oiseaux du ciel, et sur tous les reptiles qui se meuvent sur la terre ». Ainsi le mot image ne signifie qu’un rapport d’autorité et d’empire, et ne peut recevoir un autre sens. Et en effet, Dieu a établi l’homme roi de l’univers. Rien sur la terre ne l’égale en dignité, et toutes les créatures lui sont soumises. [...]

Homélie 9

Gn 1,26

« *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance.* »

[...] Expliquons de nouveau ces paroles : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. » Ce mot « image » indique dans l'homme une pleine autorité sur les animaux, et le mot « ressemblance » marque les efforts qu'il doit faire pour se rendre, autant qu'il lui est possible, semblable à Dieu par la douceur, la bonté et toutes les autres vertus. C'est ce que Jésus-Christ nous recommande, quand il dit : « Soyez semblables à votre Père qui est dans les cieux » (Mt 5,45). Et en effet, de même que sur l'immense étendue de la terre il existe des animaux doux et privés, et des animaux sauvages et féroces ; il y a aussi sur le vaste domaine de l'âme des pensées irraisonnables et brutales, des pensées féroces et farouches. Ce sont ces pensées qu'il nous faut dompter et assujettir à l'empire de la raison.

Mais comment maîtriser des pensées féroces ? Que dites-vous, ô homme ? Nous savons apprivoiser les lions et les rendre doux et familiers ; et vous douteriez s'il vous est possible de changer en douceur la férocité de vos sentiments ? Observez encore que ces animaux sont féroces par nature, et qu'ils ne s'adoucissent que par une violence faite à leur instinct, tandis que l'homme est naturellement doux, et qu'il ne devient féroce que contrairement à sa nature. Eh quoi ! l'homme transforme dans un animal la férocité de l'instinct en des qualités tout opposées, et il ne pourrait conserver en lui-même celles qu'il

tient de la nature ! Mais combien ne serait-il pas coupable ! Et ici ce qui est plus étonnant encore et plus merveilleux, c'est que les lions sont dépourvus de raison, et par conséquent moins faciles à instruire. Néanmoins on en voit plusieurs qui se laissent mener sur nos places publiques comme des animaux apprivoisés ; nous jetons même des pièces de monnaie à ceux qui les conduisent, comme pour les payer de leur art et de leur industrie. Et vous, ô homme, vous avez une âme douée de raison, la crainte de Dieu, et mille secours, en sorte que vous ne sauriez opposer ni prétextes, ni excuses ; oui, si vous le voulez, vous pouvez devenir doux, juste et affable, car Dieu a dit : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. »

Revenons maintenant à l'objection proposée. Les paroles de la Genèse prouvent que dans le principe l'homme avait sur les animaux un empire absolu. Et en effet, Dieu a dit : « Qu'il domine sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel, les animaux et les reptiles de la terre. » Mais puisque aujourd'hui les animaux féroces nous épouvantent, et que nous les craignons, nous sommes donc déchus de cet empire ; je l'avoue. Et néanmoins cette déchéance ne prouve rien contre les promesses divines. Car il n'en était pas ainsi au commencement. C'étaient les animaux qui craignaient l'homme, qui le redoutaient, et qui respectaient son autorité. Mais quand, par sa désobéissance, il perdit la grâce et l'amitié de son Dieu, il vit son empire sur les animaux s'affaiblir et décroître. L'Écriture nous les montre soumis à l'homme au commencement, car elle nous dit que « Dieu fit venir devant Adam tous les animaux de la terre, et tous les oiseaux du ciel, afin qu'Adam voie comment il les nommerait ». Or, Adam ne s'enfuit point à leur vue, ni à leur approche ; et il donna à chacun un nom propre et particulier, ainsi qu'un maître nomme ses esclaves. « Et le nom, ajoute l'Écriture, qu'Adam donna à chaque animal, est son propre

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'ordre du Seigneur, toutes les créatures sortirent du néant, et reçurent l'existence. Alors la terre enfanta les plantes des champs, et sous ce nom sont comprises toutes ses diverses productions ; mais au sujet de la pluie, la même Écriture observe que Dieu ne l'avait pas encore répandue sur la terre, c'est-à-dire qu'il ne l'avait pas encore fait tomber du haut du ciel. Enfin elle nous prouve que la terre ne devait point sa fécondité au travail de l'homme, puisqu'il n'y avait point d'homme pour la cultiver. Apprenez, nous dit-elle, et n'oubliez point quelle est l'origine de toutes les productions de la terre, et ne croyez pas qu'elles soient le résultat des soins de l'homme, ni le fruit de ses travaux. La terre les a enfantées à la parole et à l'ordre du Créateur. Concluons donc que pour faire germer les herbes et les plantes, la terre n'a nul besoin du concours des autres éléments, et que le commandement du Créateur lui suffit. [...]

Après avoir dit : « Ceci est le livre de la création du ciel et de la terre », il nous raconte en détail la formation de l'homme ; sans doute, il nous avait déjà appris que « Dieu avait fait l'homme, et qu'il l'avait fait à son image » ; mais ici il s'exprime plus explicitement : « Dieu, dit-il, forma l'homme du limon de la terre, et il répandit sur son visage un souffle de vie, et l'homme eut une âme vivante » (Gn 2,7). Combien ces paroles sont grandes et admirables ! et combien elles surpassent notre intelligence ! [...]

Que dites-vous ? quoi ! Dieu a pris un peu de terre, et en a formé l'homme ! Oui, il en est ainsi ; Moïse nous l'assure ; et même il ne se contente pas de dire que Dieu prit de la terre, mais du limon, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de plus vil et de plus méprisable. Véritablement, on serait tenté de taxer ce récit de fable et de paradoxe ; mais dès qu'on se rappelle quel est l'auteur de ces merveilles, on les croit aisément, et l'on adore humblement la puissance du Créateur. Car si vous voulez

mesurer les œuvres divines à la faiblesse de vos pensées, et les scruter curieusement, il vous paraîtra bien plus naturel qu'on forme du limon de la terre une brique ou un vase que le corps de l'homme. Vous le voyez donc, pour comprendre toute la sublimité du langage de Moïse, il nous faut le méditer attentivement, et réprimer l'infirmité de la raison. Car l'œil de la foi peut seul découvrir ces merveilles, quoique l'historien sacré ait proportionné sa parole à la faiblesse de notre intelligence. En effet, lorsqu'il nous dit que Dieu forma l'homme, et qu'il répandit sur lui un esprit de vie, ne semble-t-il pas descendre dans un détail indigne de la majesté divine ? Mais l'Écriture s'exprime ainsi par condescendance pour notre faiblesse, et elle s'abaisse jusqu'à la petitesse de notre esprit pour l'élever ensuite jusqu'à la sublimité de ses révélations.

« Et Dieu, prenant du limon, en forma l'homme. » Certes, si nous voulons la comprendre, voilà une grande leçon d'humilité. Car, si nous réfléchissons sur l'origine de l'homme, l'orgueil le plus superbe s'abaisse soudain, et la pensée de notre néant nous enseigne la modestie et l'humilité. Aussi, est-ce par un effet de sa providence à l'égard de notre salut que Dieu a inspiré à Moïse ce style et ce langage. Car déjà il avait dit que « Dieu avait formé l'homme à son image », et qu'il lui avait donné l'empire sur toutes les créatures visibles. Mais ici, craignant que ce même homme ne s'enfle d'orgueil, et qu'il ne transgresse les limites d'une humble dépendance s'il ignorait entièrement son origine, l'Écriture reprend le récit de sa création, et décrit en détail la manière dont il a été formé. Elle lui apprend donc qu'il a été formé de la terre, et de la même matière que les plantes et les animaux, au-dessus desquels il ne s'élevait que par l'âme, substance simple et immatérielle. Mais il tenait cette âme de la bonté divine, et elle était en lui le principe de la raison, et celui de son empire sur toutes les autres créatures. Malgré cette

connaissance si explicite de son origine, le premier homme se laissa tromper par le serpent, et il s'imagina que lui, qui avait été formé du limon de la terre, pourrait devenir semblable à Dieu. Mais si Moïse n'avait ajouté à son premier récit des détails aussi précis, dans quelles extravagances ne serions-nous pas tombés !

C'est ainsi que l'histoire de notre origine est pour nous une grande leçon d'humilité. « Et Dieu, dit l'Écriture, forma l'homme du limon de la terre ; et il répandit sur son visage un souffle de vie. » Moïse parlait à des hommes qui n'auraient pu le comprendre, s'il ne s'était servi d'un langage aussi simple et aussi grossier. Il nous apprend donc que cet homme, formé du limon de la terre, reçut de la libéralité divine une âme essentiellement raisonnable, et qu'il devint ainsi un être parfait. « Et Dieu, dit-il, répandit sur le visage de l'homme un souffle de vie. » C'est ainsi qu'il désigne l'âme qui est dans l'homme, formé du limon de la terre, le principe de la vie, de l'action et du mouvement. Aussi, ajoute-t-il immédiatement : « Et l'homme devint vivant et animé » ; cet homme, dit-il, formé du limon de la terre, reçut un esprit de vie, « et devint vivant et animé ». Qu'est-ce à dire, « vivant et animé » ? C'est dire que l'homme était maître de ses actions, et qu'en lui les membres du corps étaient soumis à la volonté de l'âme.

Mais je ne sais comment nous avons renversé ce bel ordre. Hélas ! notre malice est si grande que nous forçons notre âme à obéir aux passions de la concupiscence. Cette âme née pour régner et pour commander est donc détrônée de nos propres mains, et nous la courbons sous l'esclavage des plaisirs de la chair, méconnaissant ainsi sa noblesse et son éminente dignité. Car, je vous en prie, reportez vos souvenirs sur la formation de l'homme, et demandez-vous ce qu'il était avant que Dieu ait répandu sur lui un esprit de vie, et qu'il soit devenu vivant et animé. Il n'était qu'un corps inerte, pesant et inutile. C'est donc

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de la femme » (Ep 5,23). Il s'adresse donc à tous deux, afin que plus tard, lorsque la femme aura été formée de l'homme, elle reçoive de celui-ci la connaissance de cette défense. [...]

« Et le Seigneur Dieu dit : “Il n'est pas bon que l'homme soit seul”. » L'Écriture répète ici cette expression qu'elle a déjà employée : « Le Seigneur Dieu », afin que nous la retenions bien, et que nous ne préférions pas à ses enseignements nos vaines interprétations. Et le Seigneur Dieu dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul. » Voyez comme le Dieu bon ne cesse d'accumuler sur l'homme bienfaits sur bienfaits, et comme dans sa généreuse libéralité il entoure de nouveaux honneurs cet être doué de raison. Son but est de lui rendre la vie plus douce et plus agréable. « Et le Seigneur Dieu dit : “Il n'est pas bon que l'homme soit seul ; faisons-lui une aide semblable à lui”. » Ici Dieu emploie pour la seconde fois cette expression : « Faisons. » Au moment de créer l'homme, il avait dit : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance » ; et sur le point de former la femme, il dit également : « Faisons ». Mais à qui adresse-t-il cette parole ? Certes ce n'est point à quelque puissance créée, mais à celui qu'il a engendré, à ce Fils unique qui est l'« ange du grand conseil et le prince de la paix ». Et afin qu'Adam sache que la femme qui allait être formée lui serait égale en dignité, Dieu répète les mêmes termes qu'il avait employés pour sa création, et dit : « Faisons à l'homme une aide qui lui soit semblable. »

Ces deux mots « aident » et « semblable » renferment un sens qu'il faut peser mûrement. Je ne veux pas, dit le Seigneur, que l'homme soit seul, et il convient de lui donner une compagne qui le console, et qui lui vienne en aide. Telle est la mission de la femme. Aussi après avoir dit : « Faisons-lui une aide », il ajoute immédiatement : « Qui soit semblable à lui. » Or cette dernière parole ne doit point s'entendre des animaux, ni

des oiseaux que le Seigneur va amener devant Adam. Et en effet, quoiqu'ils lui soient d'un grand secours dans ses travaux, ils sont privés de raison, et par conséquent bien inférieurs à la femme qui en est douée. Aussi l'écrivain sacré rapporte d'abord cette parole : « Une aide semblable à lui », et puis il ajoute : « Le Seigneur après avoir formé de la terre tous les animaux de la terre et tous les oiseaux du ciel, les fit venir devant Adam, afin qu'Adam vît comme il les nommerait ; et le nom qu'Adam donna à chaque animal est son propre nom. » Tout ceci ne fut pas fait au hasard, mais en prévision de l'avenir. Car Dieu, qui n'ignorait pas que bientôt l'homme deviendrait prévaricateur, a voulu par là nous montrer de quels trésors de science il l'avait enrichi en le créant. Aussi lorsque Adam viola le commandement du Seigneur, gardons-nous bien de penser qu'il pécha par ignorance, tandis qu'il agit sciemment et par malice.

Le récit de Moïse nous révèle en effet combien était étendue la science du premier homme. « Le Seigneur, dit-il, fit venir devant Adam tous les animaux, afin qu'Adam voie comme il les nommerait. » Dieu agit ainsi pour lui donner occasion de faire usage de ses vastes connaissances. Aussi l'Écriture ajouta-t-elle que « le nom qu'Adam donna à chaque animal est son propre nom ». Mais ici, outre la science d'Adam, nous voyons dans cette imposition du nom une preuve de son domaine sur les animaux. Car c'est ainsi, qu'en signe de son autorité, un maître change le nom de l'esclave qu'il achète. Le Seigneur amena donc à Adam tous les animaux afin qu'il les nomme comme étant leur maître. Ne passez pas légèrement sur ce fait, mes chers frères ; mais considérez combien devait être vaste et profonde la science d'Adam pour qu'il donne un nom propre et convenable aux oiseaux et aux reptiles, aux bêtes féroces et aux animaux domestiques ou sauvages, aux poissons qui vivent dans les eaux et aux insectes que produit la terre. L'Écriture nous dit en effet

que « le nom qu'Adam donna à chaque animal, est son propre nom ».

N'est-ce pas ici un acte formel de puissance et de suprême autorité ? Mais observez encore que les lions et les léopards, les vipères et les scorpions, les serpents et tous les monstres s'étant présentés humblement devant Adam pour rendre hommage à son empire, et en recevoir un nom, celui-ci n'en parut nullement effrayé. Évitions donc d'accuser le Dieu qui les a créés, et de proférer contre lui, ou plutôt contre nous-mêmes cet imprudent blasphème : pourquoi Dieu a-t-il créé ces animaux ? Car tous alors, les bêtes féroces comme les animaux domestiques, reconnurent leur dépendance ; et Adam, en leur donnant un nom, fit manifestement acte d'autorité. Or ils conservent encore aujourd'hui le nom qu'il leur imposa, et Dieu l'a permis, afin de perpétuer le souvenir des faveurs dont il avait comblé l'homme. Aussi, en voyant que dans le principe les animaux lui étaient soumis, ne pouvons-nous attribuer à une autre cause qu'à son péché l'affaiblissement et presque la ruine de ce souverain domaine.

« Et Adam donna leurs noms aux animaux domestiques, aux oiseaux du ciel, et aux bêtes sauvages. » Ces paroles nous apprennent, mes chers frères, combien grandes étaient dans Adam la liberté de la volonté, et l'étendue de la science. Ainsi nous ne saurions dire qu'il ne connaissait pas le bien et le mal. Car n'était-il pas profondément instruit et savant celui qui put donner un nom propre et convenable aux animaux domestiques, aux oiseaux du ciel et aux bêtes sauvages, sans confondre les espèces, et sans imposer aux animaux domestiques des noms qui auraient convenu aux bêtes sauvages, ou à celles-ci des noms qui eussent convenu aux premiers ? Conjecturez de là quelle est la puissance de ce souffle de vie que le Seigneur répandit dans l'homme, et quelle est la science de cette âme spirituelle qu'il

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Dieu avait dit : « Ne mangez point de ce fruit, de peur que vous ne mouriez » ; et le démon ose dire : « Non, vous ne mourrez point. » En outre, il ne lui suffit pas de contredire la parole divine, il accuse encore le Créateur d'agir par esprit de jalousie, et il conduit sa fourberie avec tant d'adresse qu'il séduit la femme et réalise ses iniques projets. « Non, vous ne mourrez point, dit-il, mais Dieu sait que le jour où vous aurez mangé de ce fruit, vos yeux s'ouvriront et que vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal » (Gn 3,5).

Voilà donc l'appât funeste et le poison mortel que le démon présente à la femme, et celle-ci ne soupçonne pas le danger, quoique, dès le principe, il lui soit bien facile de le reconnaître. Mais en apprenant que si Dieu leur avait fait cette défense, c'était parce qu'il savait que leurs yeux seraient ouverts, et qu'ils seraient eux-mêmes comme des dieux, connaissant le bien et le mal, elle s'enorgueillit de cette flatteuse espérance et conçoit de superbes pensées. Tel est aujourd'hui encore l'artifice du démon : il nous élève par ses trompeuses suggestions et nous laisse ensuite tomber dans un profond abîme. C'est ainsi que Ève, rêvant déjà l'égalité avec Dieu, se hâta de cueillir le fruit défendu ; ses yeux, son esprit et son cœur s'y arrêtaient fixement et elle ne songea qu'à épuiser la coupe empoisonnée que le démon lui avait préparée. Telles furent certainement ses dispositions depuis l'instant où elle écouta les pernicioeux conseils du démon, et l'Écriture nous l'atteste. « Car la femme, dit-elle, vit que le fruit était bon à manger, et beau à voir, et d'un aspect délectable ; et elle en prit et en mangea. »

« Véritablement, comme dit l'Apôtre, les mauvais entretiens corrompent les bonnes mœurs » (1 Co 15,33). Eh ! d'où vient qu'avant le conseil du démon, la femme n'avait point eu de pareilles pensées, et qu'elle n'avait ni fixé particulièrement cet arbre, ni considéré la beauté de son fruit ? C'est qu'elle

respectait la défense du Seigneur, et qu'elle redoutait le châtement dont il menaçait sa désobéissance. Mais dès qu'elle eut écouté cet esprit pervers et méchant, elle crut qu'ils n'avaient rien à craindre en mangeant du fruit défendu, et que même ils deviendraient égaux à Dieu. Cette espérance l'excita donc à cueillir le fruit, et, se flattant de s'élever au-dessus de l'humanité, elle ajouta plus de foi aux perfides insinuations de l'ennemi de notre salut qu'aux paroles de Dieu. Mais son expérience lui apprit bientôt les funestes suites de ce pernicieux conseil et les effroyables malheurs qui allaient l'envelopper. Car, « dès qu'elle vit, dit l'Écriture, que le fruit était bon à manger, et beau à voir, et d'un aspect agréable », elle suivit l'impulsion de l'esprit mauvais qui lui parlait par l'organe du serpent, et raisonna ainsi en elle-même : si ce fruit paraît bon à manger, s'il charme le regard et s'il est d'un aspect délectable, et s'il doit, en outre, nous élever aux suprêmes honneurs et nous rendre aussi grands que le Créateur, pourquoi hésiterais-je à le cueillir ?

Voyez-vous avec quel art le démon captiva la femme, et comment il troubla sa raison ? Elle osa donc porter ses espérances au-dessus de sa condition, et l'orgueilleux espoir d'obtenir des biens imaginaires lui fit perdre ceux qu'elle possédait réellement. [...]

Eh bien, soit ! vous avez voulu vous précipiter dans l'abîme et descendre du faite des honneurs ; mais pourquoi entraîner votre époux dans le même malheur ? Vous deviez être son secours, et vous lui tendez des embûches. Quoi ! pour un misérable fruit, vous perdez l'un et l'autre la grâce et l'amitié de Dieu ! Quelle étrange folie vous a inspiré cette audace ? Ne vous suffisait-il pas de mener une vie douce et d'être revêtue d'un corps, sans en éprouver les faiblesses ? Vous jouissiez de tous les fruits du paradis terrestre, à l'exception d'un seul, et, reine de l'univers, vous commandiez à toutes les créatures ; et voilà

que, séduite par de vaines promesses, vous vous flattez de vous élever jusqu'aux honneurs suprêmes de la divinité ! Hélas ! vous apprendrez par une dure expérience que, loin d'obtenir ces biens enviés, vous perdrez, vous et votre époux, tous ceux dont le Seigneur vous avait comblés. Mais, lorsque le repentir aura rendu votre douleur profonde et amère, l'esprit mauvais qui vous a suggéré ce funeste conseil rira de vos maux ; il insultera à votre chute et s'applaudira de vous avoir entraînés dans son malheur. Car c'est parce que, enflé d'orgueil, il a voulu s'élever au-dessus de sa condition, qu'il a été dépouillé de sa dignité et précipité du ciel sur la terre ; et de même il a voulu vous faire encourir, par votre désobéissance, l'anathème de la mort, et satisfaire ainsi sa noire jalousie, selon cette parole du sage : « Par l'envie de Satan, la mort est entrée dans l'univers » (Sg 2,24).

« La femme prit donc du fruit et en donna à son mari ; et ils en mangèrent, et leurs yeux furent ouverts. » Combien l'homme fut coupable ! Car, quoique la femme soit une portion de sa substance et même son épouse, il devait préférer le précepte du Seigneur à ses vains désirs, et ne point se rendre complice de sa désobéissance. Un plaisir si frivole méritait-il qu'il se prive lui-même des plus excellents avantages, et qu'il offense le Maître qui l'avait enrichi de tant de biens et qui lui avait accordé une existence exempte de douleurs et de fatigues ? Est-ce qu'il ne lui était pas permis de jouir abondamment de tous les fruits du paradis terrestre ? Pourquoi donc, ô homme ! n'as-tu pas voulu, et toi aussi, observer cette légère défense ? C'est que, sans doute, tu as connu par ton épouse la promesse de l'esprit tentateur ; et soudain, enflé de la même présomption, tu as mangé du fruit défendu. Aussi tous deux serez-vous cruellement punis et apprendrez-vous, par une dure expérience, qu'il valait mieux obéir à Dieu que suivre les conseils du démon.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Remarquez, je vous prie, l'ordre et l'arrangement de ce passage, et vous y trouverez à l'égard de l'homme un précieux témoignage de la bonté divine. Le Seigneur interrogea d'abord Adam, et puis Ève ; et quand celle-ci eut désigné son séducteur, il dédaigna d'en écouter la défense, et fulmina contre lui un châtiment qui durera autant que sa vie. Désormais donc la vue seule du serpent rappellera aux hommes qu'ils doivent repousser ses perfides conseils et éviter ses trompeuses embûches. Mais peut-être demanderez-vous pourquoi le serpent est puni, alors qu'il n'a été que l'instrument du démon qui seul a causé tout ce désastre ? Ici encore éclate l'infinie bonté du Seigneur. Car, de même qu'un bon père, non content de poursuivre le meurtrier de son fils, brise et met en pièces le glaive ou le poignard qui a servi au crime, le Seigneur punit le serpent qui a été l'instrument de la malice du démon, et veut que la vue de ce châtiment proclame la sévérité avec laquelle il a traité le démon lui-même. Car si l'instrument a été châtié si rigoureusement, quel supplice n'a pas été infligé à celui qui l'a mis en œuvre !

Au reste, Jésus-Christ nous en révèle quelque chose dans son Évangile, lorsqu'il nous apprend qu'au jour du jugement il dira à ceux qui seront placés à sa gauche : « Retirez-vous de moi, maudits ; allez au feu éternel qui a été préparé au diable et à ses anges » (Mt 25,41). C'est donc pour le démon qu'a été préparé ce feu qui ne s'éteindra jamais ; et quelle destinée plus affreuse que celle de ces malheureux qui négligent leur salut, et s'exposent ainsi à partager les supplices réservés au diable et à ses anges ! Si nous voulons au contraire embrasser la vertu et observer les lois de Jésus-Christ, nous nous assurerons ce royaume dont il est dit : « Venez, les bien-aimés de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde » (Mt 25,34). Ainsi d'un côté sont les feux éternels de l'enfer, et de l'autre, si nous sommes pieux et

fervents, le royaume du ciel. Puissent ces pensées nous encourager à travailler au salut de notre âme, à fuir le péché, et à éviter les embûches du démon ! [...]

Mais revenons à la femme, s'il vous plaît. Le serpent a été puni le premier, parce qu'il a été l'instigateur du péché ; et maintenant, la femme qui s'est laissée séduire, et qui a entraîné l'homme, entendra avant lui sa sentence, et ce terrible avertissement : « Et le Seigneur dit à la femme : “Je multiplierai tes calamités et tes gémissements : tu enfanteras dans la douleur ; tu seras sous la puissance de ton mari, et il te dominera” » (Gn 3,16). Admirez ici encore la bonté du Seigneur, et voyez avec quelle indulgence il traite la femme, même après un si grand crime. Je multiplierai, dit-il, tes calamités. Je te destinai dans le principe une existence qui aurait été exempte de douleur et d'affliction, et qui, affranchie de tout chagrin et de toute tristesse, n'aurait connu que la joie et le plaisir. Revêtue d'un corps mortel, tu n'aurais ressenti aucune de ses tristes nécessités ; mais parce que tu n'as pas su user de ces précieuses faveurs, et que l'excès même de bonheur t'a rendue ingrate, je t'imposerai un frein qui te retiendra dans le devoir, et je te condamne désormais aux pleurs et aux gémissements.

« Je multiplierai donc tes calamités et tes gémissements, et tu enfanteras dans la douleur. » La joie que tu éprouveras de devenir mère commencera donc par la douleur ; et cette douleur, qui se renouvellera à chaque enfantement, te rappellera incessamment la gravité de ta faute et de ta désobéissance. Mais de peur que la suite des années n'en affaiblisse le souvenir, et afin que tu n'oublies point que c'est là le châtement de ton péché, « je multiplierai tes calamités et tes gémissements, et tu enfanteras dans la douleur ».

Cette sentence fut comme une prophétie des souffrances et des maux auxquels la femme est assujettie : une grossesse de

neuf mois, pénible et laborieuse, et des douleurs intolérables qu'il faut avoir ressenties pour les comprendre. Cependant le Seigneur, toujours bon et miséricordieux, a voulu adoucir pour la femme ces peines si cruelles par les joies de la maternité. Ainsi elle oublie, à la naissance d'un fils, toutes les douleurs qui ont précédé et accompagné cette naissance. Aussi voyons-nous que la femme, au milieu même des souffrances inouïes qui mettent sa vie en péril, n'est pas plutôt devenue mère, qu'elle s'épanouit à la joie, et qu'oubliant toutes ses angoisses, elle ne songe qu'à allaiter son enfant. Reconnaissons en cela une bienfaisante disposition du Seigneur, qui pourvoit à la conservation du genre humain. Car toujours l'espoir d'un bien à venir rend plus légers les maux présents. [...]

Voyez-vous donc comme se manifestent à notre égard la bonté du Seigneur et sa providence, et comme cette parole : « Tu enfanteras dans la douleur », est pour la femme une punition et un sévère avertissement. Dieu ajoute : « Tu seras sous la puissance de ton mari, et il te dominera. » Ne semble-t-il pas qu'ici Dieu cherche à s'excuser ? Et c'est comme s'il disait à la femme : dans le principe je t'avais assigné le même rang d'honneur et de gloire qu'à l'homme ; je t'avais communiqué tous les privilèges, et je t'avais donné comme à lui l'empire sur l'univers ; mais puisque tu as abusé de ta dignité, je te soumets à l'homme. « Tu seras sous la puissance de ton mari, et il te dominera. » Tu as abandonné celui dont tu partageais la gloire et la nature, et pour qui tu avais été formée, afin de lier des relations avec le serpent, et de recevoir par lui les perfides conseils du démon : eh bien ! je te soumets à l'homme, et je l'établis ton maître ; tu reconnaîtras son autorité, et parce que tu n'as pas su commander, tu apprendras à obéir. Ainsi « tu seras sous la puissance de ton mari, et il te dominera ». Car il vaut mieux pour toi de lui être soumise et de reconnaître son autorité,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de ton frère par suite de son intention pure et droite ; mais ne pense pas pour cela que je veuille te priver de l'honneur et des privilèges du droit d'aînesse. « Apaise ta colère », car quoique j'aie honoré Abel, et reçu ses dons, « tu n'en seras pas moins son aîné, et il te sera soumis ». Ainsi, même après ton péché, je maintiens à ton égard les privilèges du droit d'aînesse, et je veux que ton jeune frère reconnaisse ta supériorité et ton autorité. [...]

Je m'arrête, car je craindrais qu'un plus long discours ne fatigue vos oreilles, et que mes paroles ne deviennent un fardeau et peut-être un ennemi pour votre bienveillante attention. Je termine donc en vous exhortant à ne point imiter ce malheureux. Notre devoir est de renoncer au péché, et d'observer fidèlement les préceptes divins, surtout après ces grands et fameux exemples. Car désormais qui pourrait s'excuser sur son ignorance ! Caïn n'avait sous les yeux aucun exemple précédent qui ait pu le retenir, et néanmoins il fut condamné à ce terrible et affreux châtement que nous connaissons tous. Quel sera donc celui des chrétiens qui, comblés de grâces, commettent les mêmes péchés, et de plus énormes encore ! Ne méritent-ils pas le « feu éternel, le ver qui ne meurt point, le grincement des dents, les ténèbres extérieures », les flammes de l'enfer, et tous les supplices qui nous sont inévitablement réservés ? Eh ! de quelles excuses pourrions-nous pallier notre négligence et notre lâcheté ! Ne savons-nous pas ce que nous devons faire, et ce que nous devons omettre ? D'ailleurs, ignorons-nous que ceux qui pratiquent la vertu, obtiendront des couronnes immortelles, et que ceux qui commettent le mal, sont destinés à des supplices éternels ? Je vous en conjure donc, ne rendez pas nos assemblées inutiles, mais traduisez en actions les paroles que vous y entendez. C'est ainsi que, rassurés par le bon témoignage de notre conscience, et appuyés sur l'espérance chrétienne, nous

traverserons la mer orageuse de cette vie, et arriverons au port d'une heureuse éternité. Puisse nous y jouir de ces biens ineffables que le Seigneur a promis à ceux qui l'aiment ! Et puisse nous les obtenir, par la grâce et la miséricorde de son Fils unique, à qui soient, avec son saint et adorable Esprit, la gloire, l'honneur et l'empire, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Homélie 19

Gn 4,16

« Caïn se retira de devant la face de Dieu et habita dans la terre de Naïd, en face de la région d'Éden. »

[...] Mais voyons le récit. « Et Caïn dit à son frère : sortons dans la campagne » (Gn 4,8). Paroles fraternelles destinées à voiler un projet homicide. [...]

« Et il arriva, comme ils étaient dans la campagne, que Caïn s'éleva contre son frère Abel et le tua. » Effroyable attentat ! horrible forfait ! abominable action ! péché impardonnable ! dessein conçu dans une âme féroce ! [...]

« Et Dieu dit à Caïn. » Quelle preuve de bonté déjà d'adresser la parole à celui qui venait de commettre un tel crime ! Si nous repoussons comme odieux nos parents que le crime a déshonorés, c'est une raison de plus pour admirer le Dieu bon lorsqu'il use d'une si grande patience. Car Dieu c'est un médecin, c'est un père très tendre : comme médecin il apporte tous ses soins à la guérison de ceux qui souffrent ; comme père tendre il cherche à ramener à leur félicité première ceux de ses enfants qui sont déchus par leur faute des privilèges de leur naissance. Il veut donc en raison de son immense bonté témoigner de la bienveillance à ce grand coupable, et il lui dit : « Où est ton frère Abel ? » Étonnante et infinie patience de Dieu ! S'il interroge, ce n'est pas qu'il ignore : il avait déjà interrogé le père après sa faute. [...] Il feint d'ignorer, ce maître miséricordieux ; il essaie d'amener par ses questions le coupable à l'aveu de son péché, afin qu'il puisse ainsi obtenir son pardon

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

le nom d'Adam, c'est-à-dire terrestres, au jour qu'il les créa » (Gn 5,1-2).

Voyez comme il se sert des mêmes paroles qu'au commencement, pour nous apprendre que ces générations infâmes, il ne les juge plus désormais dignes de mémoire ; il commence à l'enfant qui vit le jour alors, je veux dire à Seth, la généalogie, pour nous apprendre combien la vie des hommes est considérable devant Dieu, et comment Dieu déteste les âmes sanguinaires. Il les passe sous silence, comme si elles n'avaient pas vécu, nous montrant par là tout ce qu'il y a de funeste dans le péché, nous enseignant que les pervers s'attirent les plus grands maux. Voyez ; les voici dorénavant rayés du catalogue ; on ne se rappelle leur souvenir que pour montrer l'infamie de leur perversité, que pour l'exemple et la correction des générations qui suivent. Mais celui que l'injustice a mis à mort, que la main d'un frère a privé de la vie, depuis ces temps jusqu'à nos jours, est loué par toutes les bouches. Aucun temps n'a éteint la mémoire de l'un, ni diminué le crime de l'autre ; celui-ci, tous les jours, est célébré par tous les hommes ; l'autre demeure, pour jamais, comme attaché à un infâme poteau.

Comprenez-vous tout ce qu'a de funeste la corruption, tout ce que la vertu a de force ? Comprenez-vous comment la malice même, qui attaque et qui triomphe, est frappée de mort et s'évanouit ? comment la vertu, attaquée, persécutée dans des combats sans nombre, acquiert par cela même plus d'éclat et plus de gloire ? [...]

Dieu voulant donc, dans sa bonté, donner au premier père une consolation égale à ses douleurs, lui accorde un autre fils ; vous savez son nom, Seth ; et, après lui avoir envoyé cette consolation suffisante, il tire, de ce fils, le commencement de la nouvelle postérité. Voilà pourquoi le bienheureux prophète commence par ces paroles : « Voici le dénombrement de la

postérité d'Adam. » Ensuite, comme il a promis de raconter la suite des générations humaines, voyez la succession qu'il expose : « Adam ayant vécu cent trente ans engendra un fils à son image et à sa ressemblance, et il le nomma Seth ; après qu'Adam eut engendré Seth, il vécut sept cents ans, et il engendra des fils et des filles ; et tout le temps de la vie d'Adam ayant été de neuf cent trente ans, il mourut » (Gn 5,3-5). [...] L'Écriture ne parle pas ici des traits du corps, quand elle dit : « À son image et à sa ressemblance », mais des qualités de l'âme, afin que nous comprenions que celui-ci ne ressembla pas à Caïn. [...]

« Énoch, dit le texte, vécut cent soixante-cinq ans et engendra Mathusala, et Énoch fut agréable à Dieu, après avoir engendré Mathusala. » Que tous écoutent, et les hommes et les femmes, que tous apprennent la vertu de l'homme juste, et que nul ne s'imagine que le mariage soit un empêchement pour qui veut se rendre agréable ; car la divine Écriture se propose ici de nous instruire quand elle nous dit, à deux reprises : « Engendra Mathusala » et alors « fut agréable », quand elle reprend ce détail et nous dit qu'il fut agréable à Dieu après l'avoir engendré, c'est pour que nul ne regarde le mariage comme un obstacle à la vertu. Si nous avons la tempérance, ni l'éducation des enfants, ni le mariage, ni quoi que ce soit ne sera un obstacle pour devenir agréables à Dieu. Voyez, en effet, cet homme de la même nature que nous ; il n'avait pas reçu la loi, il n'avait pas été instruit par l'Écriture, il n'avait aucun guide pour le conduire à la sagesse. Eh bien ! il a trouvé en lui-même, dans les ressources de sa volonté, de quoi se rendre agréable à Dieu, de telle sorte qu'il est vivant, vivant encore aujourd'hui, qu'il n'a jamais éprouvé la mort. Si le mariage, mes bien-aimés, ou l'éducation des enfants était un empêchement à la vertu, le Créateur de toutes choses n'aurait pas fait du mariage un des

états de notre vie, pour nous blesser dans nos premiers intérêts, pour nous faire perdre ce qui nous est le plus nécessaire ; mais, non seulement le mariage n'oppose aucun obstacle à la sagesse que Dieu commande, non seulement il ne nous gêne en rien si nous voulons pratiquer la tempérance ; mais, au contraire, c'est une grande consolation, c'est un frein qui réprime la fougue insensée de la nature, qui prévient comme le trouble des flots qui nous tourmentent, c'est un moyen pour nous de faire heureusement voguer notre barque jusqu'au port, et voilà pourquoi la divine grâce a donné aux hommes cette consolation.

Ce juste, dont nous vous parlons, montre bien la vérité de nos paroles ; après qu'Énoch, dit l'Écriture, engendra Mathusala, Énoch fut agréable au Seigneur. Et il ne pratiqua pas la vertu pendant un petit nombre de jours ; il vécut, dit l'Écriture, deux cents ans. Après la transgression d'Adam, il s'est trouvé un homme capable de s'élever jusqu'au faîte le plus haut de la vertu, de réparer la faute de notre premier père, par la faveur particulière dont il jouissait auprès de Dieu. Voyez ici comme surabonde la bonté divine ! Aussitôt que Dieu eut trouvé un homme capable de réparer le péché d'Adam, Dieu, pour montrer par la réalité qu'il n'avait pas voulu frapper de mort le genre humain, à cause de la désobéissance d'autrefois, quand il condamnait cette désobéissance, prend Énoch et l'enlève vivant. « Énoch, dit l'Écriture, fut agréable à Dieu, et il ne parut plus, parce que Dieu l'enleva. » [...] Maintenant, si la curiosité s'avise de faire des questions : et où l'a-t-il enlevé ? Est-ce qu'il est vivant aujourd'hui encore ? Je réponds à la curiosité que cette complaisance pour la pensée humaine est peu convenable, qu'il ne faut pas explorer si curieusement les actions de Dieu, qu'il faut croire à sa parole. [...]

Vous voyez la bonté de Dieu : il trouve un homme d'une vertu parfaite, et il ne lui ravit pas la dignité qu'il avait accordée

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

éloges de l'Écriture, elle montre encore l'excellence de sa vertu par l'approbation de Dieu lui-même, puisque, après avoir dit : « Accompli dans son temps », elle ajoute : « Noé plut à Dieu. » Sa vertu était si complète qu'elle mérita les éloges de Dieu. « Noé plut à Dieu », ce qui revient à dire, il fut approuvé de Dieu, il plut par ses bonnes œuvres à cet œil qui ne dort jamais, il s'en fit bien voir par la pureté de sa vie au point que, non seulement il fut sauvé de l'indignation qui allait tout engloutir, mais encore qu'il fut à la tête des autres survivants. « Noé plut à Dieu. » Quel homme fut jamais plus heureux, qui put jamais montrer tant de vertu, puisque le Seigneur de l'univers est son panégyriste !

Voilà les honneurs que reçut Noé, et tout homme raisonnable les préférera à tout ce qu'il y a de plus élevé en richesses, en gloire, en puissance, et en toute espèce de félicité humaine : celui qui aime Dieu sincèrement doit les mettre au-dessus d'un royaume. En effet, c'est la véritable royauté que de pouvoir, par une existence irréprochable, nous rendre Dieu clément et propice. Si nous devons craindre l'enfer, ce n'est point pour son feu inextinguible, ses peines terribles et ses tourments éternels, c'est pour la douleur d'avoir offensé un maître si bon et d'être privé de sa grâce ; de même, nous ne devons rechercher cette royauté que par amour pour lui et afin de jouir de sa grâce. Car le plus désirable dans cette royauté est d'obtenir la bienveillance de notre maître clément ; de même ce qu'il y a de plus pénible dans l'enfer, c'est d'avoir perdu cette bienveillance. [...]

Homélie 24

Gn 6, 10-16

« Noé engendra trois fils, Sem, Cham et Japhet. Or la terre était corrompue devant Dieu et remplie d'iniquité. »

[...] « Noé fut agréable à Dieu. » C'est là que nous nous sommes arrêtés hier ; ce sont donc les paroles suivantes que nous devons vous proposer : « Et il engendra trois fils : Sem, Cham et Japhet. » Ce n'est pas sans dessein que la divine Écriture nous fait connaître, et le temps, et le nombre des fils de l'homme juste. Elle veut, par là, nous faire entrevoir, à mots couverts, toute la grandeur de sa vertu ; car, après avoir dit : « Noé, ayant cinq cents ans », elle ajoute « engendra trois fils ». C'est pour nous montrer la grande continence de ce saint homme, au milieu de tous les hommes livrés à tous les excès de l'intempérance ; au milieu des générations et, pour ainsi dire, de tous les âges de la vie qui se précipitaient dans le mal. Vous avez entendu la divine Écriture : « Mais Dieu voyant que la malice des hommes qui vivaient sur la terre était extrême, que chacun d'eux, dès sa jeunesse, appliquait au mal toutes les pensées de son cœur » ; ces paroles montrent manifestement que les jeunes gens dépassaient les vieillards, que les vieillards étaient comme les jeunes gens, dans le délire, que l'âge même de l'innocence était précipité dans la corruption.

Donc, pour nous faire comprendre de quelle manière, au milieu de ce délire, de cette rage universelle, ce juste resta seul, conservant, d'une âme ferme, la continence avec les autres vertus, jusqu'à ce qu'il fut parvenu à l'âge de cinq cents ans,

l'Écriture, après avoir dit : « Noé ayant cinq cents ans », ajoute « engendra trois fils ». Voyez-vous, mes bien-aimés, la parfaite tempérance du juste ? Ne nous contentons pas, ici, de passer outre, sans nous arrêter ; mesurons la longueur du temps ; considérons la perversité qui s'était étendue sur toute l'espèce humaine, à cause de la mollesse des âmes ; considérons tout ce qu'il y a de vertu, de piété, à réprimer, pendant un si long temps, la rage de la concupiscence ; à se choisir une route si éloignée de celle que suivent les autres ; à s'interdire, non seulement un commerce illicite, mais jusqu'au commerce légitime et permis : « Et il engendra, dit l'Écriture, trois fils, Sem, Cham et Japhet ; or la terre était corrompue devant Dieu, et remplie d'iniquité. » C'est, il me semble, par une disposition de Dieu, que ce juste n'eut de commerce avec son épouse qu'après un si long temps, et attendit si tard pour engendrer ses fils. En effet, comme la grandeur de l'iniquité, de la perversité, rendait nécessaire la destruction générale de la terre, la miséricorde de Dieu voulut conserver ce juste, pour servir de racine et de ferment, pour faire de lui, après la destruction des autres, l'origine et les prémices de l'avenir. Pour cette raison, ce juste, âgé de cinq cents ans, se contenta de ce nombre, déclarant par là que ce qu'il avait fait c'était pour servir les desseins de la divine bonté en faveur du genre humain à venir.

Voulez-vous avoir la certitude que nos paroles ne sont pas une conjecture au hasard ? considérez le soin que prend ici l'Écriture : après avoir dit que ce juste eut trois fils, elle ajoute aussitôt : « Or la terre était corrompue devant Dieu et remplie d'iniquité. » Voyez-vous, dans la même nature, cette grande et inexprimable différence ; à propos du juste, l'Écriture disait : « Noé fut un homme juste et parfait au milieu des hommes de son temps » ; mais, au sujet de tous les autres, elle dit : « Or la terre était corrompue devant Dieu et remplie d'iniquité. » Ce

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Homélie 26

Gn 8,1

« Et Dieu se souvint de Noé, de toutes les bêtes sauvages, de tous les animaux domestiques, de tous les volatiles et de tous les reptiles qui étaient avec lui dans l'arche. Et Dieu fit venir un vent sur la terre et l'eau arrêta. »

[...] Peut-être mon préambule a-t-il été un peu long aujourd'hui. Mais qu'y faire ? Cela m'est arrivé malgré moi, et le courant du discours m'a entraîné.

Puisque nous avons à parler du déluge, il était nécessaire d'expliquer à votre charité que les punitions infligées par Dieu sont plutôt des miséricordes que des punitions : c'est ce qui a lieu pour le déluge. Car de même qu'un père chérit toujours ses enfants, de même Dieu fait tout par intérêt pour les hommes. Pour apprendre par le discours d'aujourd'hui et par la lecture d'hier l'étendue de cette bienveillance, écoutez les paroles de l'Écriture sainte. Hier vous avez entendu celles du bienheureux Moïse : « L'eau s'éleva sur la terre pendant cent cinquante jours » (Gn 7,24). C'est là que nous en étions restés ; voici la suite : « Dieu se souvint de Noé, et de toutes les bêtes, de tous les animaux domestiques, de tous les volatiles, de tous les reptiles qui étaient avec lui dans l'arche. »

Voyez encore comme l'Écriture sainte s'abaisse jusqu'à nous. « Dieu, dit-elle, se souvint. » Comprenons cela, mes bien-aimés, d'une manière digne de Dieu et n'expliquons pas la vulgarité de ces paroles avec la faiblesse de notre nature. Considéré par rapport à Dieu, ce mot est indigne de son

ineffable nature, mais il a été dit pour se conformer à notre faiblesse. [...] Qu'est-ce à dire : « Il se souvint » ? C'est-à-dire : il eut pitié du juste et de sa position dans l'arche ; il eut pitié d'un homme souffrant tant d'ennuis et d'embarras et ignorant quand ces désagréments finiraient. Songez, je vous prie, aux pensées qu'il devait avoir durant quarante jours et quarante nuits pendant lesquels se déchaînaient les eaux impétueuses, et voyant que durant cent cinquante jours elles restaient à la même hauteur sans commencer à descendre ; le plus fâcheux, c'est qu'il ne pouvait voir ce qui s'était passé ; enfermé comme il l'était et ne pouvant juger par ses yeux de l'étendue du mal, sa douleur s'en augmentait, et chaque jour il supposait les désastres plus horribles. Pour moi, je m'étonne comment il ne fut pas englouti par la douleur, en réfléchissant à la destruction du genre humain, à l'isolement de sa famille et à l'existence pénible qu'elle allait mener. Mais la cause de tous ses biens, ce fut sa foi en Dieu, qui lui donna la force de résister et de tout supporter ; nourri de cet espoir, il était insensible à toutes les afflictions. D'un côté, s'il fit ce qui dépendait de lui en montrant beaucoup de foi, de résignation et de courage, de l'autre voyez quelle est la bonté de Dieu à son égard. « Dieu se souvint de Noé. » [...] Il n'abandonne pas le juste longtemps, il ne diffère pas sa délivrance au-delà de ce qu'il pouvait supporter, et quand cette heure est venue il le comble toujours de ses bienfaits. Sachant l'infirmité de notre nature, s'il permet que nous soyons tentés, il proportionne l'épreuve à notre faiblesse et fait en sorte que ses récompenses prouvent notre courage et sa miséricorde. Aussi saint Paul dit : « Dieu est fidèle, il ne permettra pas que vous soyez éprouvés au-delà de vos forces, mais en même temps que l'épreuve, il vous donnera un moyen d'en sortir et de ne pas y succomber » (1 Co 10,13). [...]

Ensuite, pour vous faire connaître l'abîme de la divine

miséricorde, l'Écriture sainte ajoute : « Et de toutes les bêtes, de tous les animaux domestiques, de tous les volatiles, de tous les reptiles qui étaient avec lui dans l'arche. » Voyez comme Dieu a tout fait pour l'homme. Avec les hommes qui ont péri par le déluge, il a fait périr la généralité des animaux ; mais, voulant montrer sa miséricorde envers le juste, il a voulu aussi, par égard pour lui, étendre ses soins et sa bonté jusque sur les êtres sans raison, les quadrupèdes, les volatiles et les reptiles. [...]

« Il arriva, après quarante jours que Noé ouvrit la fenêtre qu'il avait faite à l'arche, et il envoya un corbeau pour voir si l'eau avait quitté la terre. » Le juste n'ose pas encore regarder par lui-même, mais il envoie un corbeau pour apprendre de cette manière s'il y avait un heureux changement. « Mais le corbeau ne revint pas jusqu'à ce que les eaux fussent séchées sur la terre. » L'Écriture ajoute ce mot « jusqu'à ce que » ; ce n'est pas que le corbeau soit revenu plus tard, mais tel est le langage propre de l'Écriture sainte. Il serait facile de trouver d'autres exemples de cette habitude et de vous en indiquer beaucoup ; mais pour ne pas vous rendre négligents et vous disant tout, nous vous laissons à sonder l'Écriture et à chercher dans quelles circonstances elle emploie des locutions semblables. Il s'agit maintenant de vous dire pourquoi cet oiseau n'est pas revenu. Peut-être cet oiseau immonde, après la retraite des eaux, avait trouvé des cadavres d'hommes et de bêtes, et, rencontrant une nourriture qui lui convenait, s'y était arrêté, ce qui même donnait au juste une bonne raison pour espérer, car si le corbeau n'avait rien trouvé pour se soutenir, il serait revenu. Pour savoir s'il en était ainsi, le juste, dont la confiance augmentait, envoya une colombe, oiseau privé et familier, d'une grande douceur et qui ne se nourrit que de graines ; aussi il est compté parmi les oiseaux purs. « Et il envoya la colombe pour voir si l'eau avait cessé de couvrir la face de la terre. Mais la colombe n'ayant pas

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Quel est donc ce signe ? « Je mets mon arc dans les nuées, et il sera le signe de l'alliance entre moi et la terre. » Voici qu'après la promesse verbale, je donne ce signe visible, l'arc-en-ciel. [...] Si ma parole, dit-il, ne suffit pas, voici que je donne mon signe, qui répond que je n'infligerai plus un pareil châtement. À la vue de ce signe, soyez affranchis de toute crainte : « Et lorsque j'aurai couvert le ciel de nuages, mon arc paraîtra dans les nuées et je me souviendrai de l'alliance qui est entre moi et vous et toute âme qui vit dans toute chair » (Gn 9,14-15). Que dites-vous, ô bienheureux prophète ? Je me souviendrai, dit-il, de mon alliance, c'est-à-dire de mon pacte, de mon engagement, de ma promesse. Ce n'est pas que Dieu ait besoin d'un signe pour se souvenir, mais c'est afin que nous, à la vue de ce signe, nous ne concevions pas de tristes soupçons, c'est afin que nous nous rappelions aussitôt la divine promesse, que nous ayons la confiance que nous ne souffrirons rien qui ressemble au déluge.

Avez-vous bien vu tout le soin que prend Dieu de s'accommoder à notre infirmité, sa grande sollicitude pour notre race, la grande miséricorde qu'il nous montre, non qu'il ait vu les hommes convertis, mais parce qu'il veut par tous les moyens nous enseigner la profondeur de sa bonté ? [...] Comprenez-vous bien combien est grande la bonté du Seigneur ? Comprenez-vous comme il sait conformer son langage à notre faiblesse ? Comprenez-vous la grandeur de sa providence ? Comprenez-vous ce qu'il y a de magnifique dans sa libéralité ? En effet, il n'a pas étendu sa bonté à deux, à trois, à dix générations, si vous voulez ; ce qu'il a promis s'étendra tant que subsistera le monde. De là deux raisons de nous corriger : l'une, parce que les hommes du déluge se sont attirés leur châtement par l'énormité de leurs péchés ; l'autre, parce que l'ineffable miséricorde a daigné nous faire une telle promesse. En effet, la reconnaissance est, pour les sages, un lien qui les attache plus

fortement au devoir que la crainte des châtements.

Ne soyons donc pas ingrats : car, si même avant que nous ayons montré quelque vertu, ou plutôt, quand nous avons commis des actions qui méritent de rigoureux châtements, Dieu daigne nous accorder de si grands bienfaits ; lorsque nous aurons prouvé notre reconnaissance, lorsque nous lui aurons montré notre gratitude pour ses grâces qui nous préviennent, que nous nous serons transformés et que nous serons devenus meilleurs, quels honneurs insignes ne nous ménagera-t-il pas dans sa bienveillance ? S'il nous fait tant de bien, malgré notre indignité ; si, malgré nos fautes, il nous aime, quand nous aurons rejeté loin de nous la malignité, une fois que nous nous serons mis à la poursuite de la vertu, quels biens n'obtiendrons-nous pas ? Voilà pourquoi il nous prévient par ses bienfaits, et, quoique nous soyons des pécheurs, voilà pourquoi il nous pardonne, écarte loin de nous les châtements tout prêts ; c'est pour nous attirer par tous les moyens, par ses bienfaits, par sa patience ; et souvent même, lorsqu'il inflige à quelques hommes des châtements, c'est pour attirer à lui d'autres hommes ; c'est afin que, corrigés par la crainte, ils puissent éviter l'effet réel de la punition. Comprenez-vous bien cette ingénieuse bonté, comment, dans tout ce que fait le Seigneur, il n'y a qu'un but exclusif, unique, notre salut ? Donc, réfléchissons sur ces choses ; plus de relâchement, plus d'insouciance pour la vertu, plus de transgression à ses ordres. Dès qu'il nous verra nous convertir, nous reposer, nous arrêter sans avancer d'un seul pas de plus dans le mal, faire quoi que ce soit, un commencement de vertu, lui aussi travaillera avec nous à sa manière, nous rendra tout facile et tout léger ; il ne permettra pas que nous ayons le sentiment des fatigues qui accompagnent la vertu. Car, dès que l'âme tend vers Dieu sa pensée, désormais elle ne peut plus être trompée par les choses visibles ; elle court, elle ne voit plus ce

qui frappe les yeux de notre corps ; elle distingue d'une manière plus nette qu'elle n'aperçoit les objets soumis à nos yeux, elle se représente ce que ne voient pas les yeux du corps, ce qui n'est pas sujet au changement, ce qui demeure toujours, ce qui est fixe, immuable. Tels sont les yeux de la pensée, continuellement attentifs au spectacle d'en haut, éclairés par les divins rayons ; tout ce qui appartient à la vie présente, c'est un songe, une ombre qui ne les arrête pas ; plus de déception possible, plus d'erreur. On voit la richesse, et on s'en rit ; on sait que plus infidèle qu'un esclave fugitif, elle passe d'un maître à l'autre, ne demeure jamais auprès du même, cause à ceux qui la possèdent des malheurs sans fin, renversant, précipitant, pour ainsi dire, le riche dans l'abîme de la malignité ; à l'aspect de la beauté du corps, l'âme n'arrête pas ses regards ; elle pense à ce qu'il y a d'inconstant dans cette beauté qui s'écoule, qu'une maladie soudaine prive tout à coup de ses charmes, que la vieillesse, à défaut de la maladie, transforme en laideur et en difformité, à la mort qui survient tout à coup, anéantissant tout cet éclat du corps. À l'aspect de la gloire et de la puissance, et du superbe parvenu au faîte des dignités, au faîte de la félicité sans bornes, les yeux de l'âme sont plus indifférents encore, parce qu'il n'y a là rien de ferme, rien d'immuable, parce qu'il n'y a là que la vanité qui se glorifie de ce qui passe plus vite que les eaux courantes. Quoi de plus méprisable que la gloire de cette vie, que cette herbe des champs ! « Toute la gloire de l'homme, dit le prophète, est comme l'herbe des champs » (Is 40,6).

Avez-vous bien compris, mes bien-aimés, quelle pénétration acquièrent les yeux de la foi dès que la pensée reste tendue vers Dieu ? Avez-vous bien compris comment nulle des choses visibles ne peut plus les décevoir, comment le jugement devient droit et infaillible ? Mais s'il vous paraît bon, reprenons la suite de notre discours, et, après quelques courtes réflexions, mettons

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Homélie 30

Gn 11,1

« Toute la terre avait une même langue et une même parole. »

[...] Après avoir terminé l'histoire du bienheureux Noé, l'Écriture sainte expose de même la généalogie de Sem, et dit : « Et des fils naquirent à Sem, le père de tous les enfants d'Héber et le frère de Japhet, l'aîné des fils. » Après en avoir donné la liste, elle dit : « Deux fils naquirent à Héber ; le nom de l'un d'eux fut Phalec, car de son temps la terre fut divisée. » Voyez comme elle fait pressentir par le nom de cet enfant, le miracle qui doit bientôt survenir, afin qu'on ne s'étonne point de le voir s'accomplir ensuite, puisqu'il était prédit par le nom de l'enfant. Car après avoir ainsi fait la liste de ceux qui sont nés ensuite, elle dit : « Toute la terre avait une même langue et une même parole » (Gn 11,1). Ce n'est point de la terre qu'elle parle, mais du genre humain, pour nous apprendre que la race humaine ne parlait d'abord qu'un seul langage. « Et toute la terre n'avait qu'une même langue et une même parole. » Ici « langue » signifie idiome, et le mot « parole » veut dire la même chose : voilà ce qu'elle entend par l'usage d'une même langue et d'une même parole. [...]

« Et il arriva, comme ils partirent d'Orient, qu'ils trouvèrent une campagne dans la terre de Sennaar, et ils y habitèrent. » Voyons comme nous reconnaissons peu à peu l'instabilité de leur pensée. Quand ils virent cette campagne, ils émigrèrent, abandonnèrent leur premier établissement et habitèrent là. L'Écriture dit ensuite : « Chacun dit à son voisin : “Venez,

faisons des briques et cuisons-les au feu”. Ainsi ils rendirent les briques comme de la pierre et le bitume leur servait de ciment. Et ils dirent : “Venez, bâtissons-nous une ville et une tour dont la tête monte jusqu’au ciel, afin de nous faire un nom avant d’être dispersés sur toute la terre”. » Vous voyez comment ils abusent de leur idiome commun, et comment cette orgueilleuse proposition engendre tous leurs maux. [...] Voyez avec quelle sécurité ils songent à édifier sans penser à cette vérité : « Si le Seigneur n’aide pas à élever la maison, ceux qui la construisent travaillent en vain » (Ps 126,1). « Bâtissons-nous, disent-ils, une ville » : non pour Dieu, mais pour « nous ». Voyez jusqu’où va leur perversité ! Malgré le souvenir si présent encore de la destruction universelle, ils n’en tombent pas moins dans une pareille folie. « Et bâtissons-nous, disent-ils, une ville et une tour dont la tête monte jusqu’au ciel. » Par ce mot de ciel, l’Écriture sainte a voulu nous montrer l’excès de leur audace. « Et faisons-nous un nom. » Remarquez ici le genre du mal. C’est afin, disent-ils, de laisser un souvenir éternel, afin que notre mémoire vive toujours. Cette œuvre, cet édifice sera tel que l’oubli ne pourra l’effacer. « Faisons cela avant d’être dispersés sur la face de toute la terre. » Pendant que nous sommes encore ensemble, disent-ils, accomplissons ce projet, afin de laisser un souvenir ineffaçable aux générations futures. Il y a encore bien des gens qui les imitent et qui veulent éterniser leur nom par des travaux semblables. [...]

Si vous tenez absolument à laisser un souvenir ineffaçable, je vous montrerai le chemin pour y parvenir tout en vous ménageant des éloges et des bénédictions même dans l’avenir. Comment pourrez-vous donc faire parler de vous chaque jour et mériter des louanges même après avoir quitté cette vie ? C’est en distribuant ces richesses aux pauvres, sans vous occuper de pierres, de palais, de campagnes et de bains. Voilà un souvenir

immortel, voilà un souvenir qui vous procure mille trésors, qui vous aide à porter le poids de vos péchés et vous réconcilie avec Dieu. Songez, je vous prie, aux noms que chacun vous donnera, en vous appelant compatissant, humain, doux, généreux, inépuisable dans ses charités. « Il a donné, partagé son bien aux pauvres. Sa justice demeure éternellement » (Ps 3,9). Voilà ce qui arrive des richesses ainsi répandues, elles subsistent ; mais accumulées et renfermées, elles perdent leur maître avec elles. « Il a donné, partagé son bien aux pauvres. » Mais remarquez la suite : « Sa justice demeure éternellement. » Il a distribué ses richesses en un jour, mais sa justice demeure dans l'éternité et rend sa gloire immortelle. [...]

Écoutez la suite pour connaître l'ineffable miséricorde de Dieu. « Le Seigneur Dieu descendit pour voir la ville et la tour que bâtissaient les fils des hommes. » Voyez comme l'Écriture s'exprime au point de vue humain. « Le Seigneur Dieu descendit. » Ne comprenons point cela d'une manière purement humaine, mais comme une leçon, pour nous montrer qu'il ne faut jamais condamner légèrement ses frères et qu'il ne faut point juger seulement sur des propos vagues, mais s'assurer par des preuves certaines. Telle est toujours l'intention de Dieu, et c'est pour instruire le genre humain qu'il s'abaisse jusqu'à notre langage. « Et le Seigneur Dieu descendit pour voir la ville et la tour. » Vous voyez qu'il ne réprime pas leur folie dès l'abord, il fait preuve d'une grande patience et attend que toute leur perversité se soit montrée dans leur œuvre avant de s'opposer à leurs efforts. Afin qu'on ne puisse pas dire que tout était resté en projet dans leur esprit, mais qu'ils n'avaient rien entrepris, Dieu attend qu'ils aient en effet commencé leur ouvrage, pour montrer combien leur tentative était insensée. « Et le Seigneur Dieu descendit pour voir la ville et la tour que bâtissaient les fils des hommes. » Voyez l'excès de sa miséricorde ! S'il les a

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Homélie 32

Gn 12,7-9

Le Seigneur apparut à Abraham et lui dit : « Je donnerai à ta postérité cette terre ; et là Abraham dressa un autel au Seigneur qui lui était apparu. »

Il y a, mes bien-aimés, un grand trésor dans ce qui vient d'être lu, et il faut un esprit attentif, une raison active et vigilante, pour que rien ne nous échappe du sens caché dans ces courtes paroles. Si la bonté de Dieu n'a pas voulu qu'une lecture des Écritures, faite rapidement et à la légère, suffise pour nous rendre clair et évident tout ce qui s'y trouve contenu, c'est afin d'éveiller notre paresse et de ranimer notre vigilance pour que nous en tirions plus de fruit. En effet, ce qui ne peut se trouver qu'avec beaucoup de soins et de recherches, se grave mieux dans l'esprit ; au contraire, ce que l'on trouve facilement échappe bien vite à la mémoire. Ne soyons donc point négligents, je vous en prie, mais réveillons notre esprit et plongeons nos regards dans la profondeur des Écritures, afin d'en rapporter un profit plus considérable. [...]

Prions donc aujourd'hui le Dieu de miséricorde pour qu'il conduise notre langue à la découverte des vérités que nous cherchons ; et, suivant notre habitude, nous offrirons d'abord à votre charité ce qui vient d'être lu. « Le Seigneur apparut à Abram et lui dit » (Gn 12,9). N'avais-je pas raison de vous dire en commençant qu'un grand trésor était caché dans ce peu de mots ? Voici d'abord un préambule étrange et inouï : « Le Seigneur apparut à Abram. » C'est la première fois que nous

trouvons dans l'Écriture cette parole : « Il apparut. » Car l'Écriture sainte n'a jamais employé ce mot à propos d'Adam, d'Abel, de Noé ou de tout autre. Pourquoi donc est-il dit : « Il apparut » ? Et comment plus loin est-il dit : « Personne ne pourra voir Dieu et rester vivant » (Ex 33,20) ? Que dirons-nous en lisant dans l'Écriture : « Il apparut » ? Comment apparut-il au juste ? Est-ce que celui-ci vit la substance même de Dieu ? Non, loin de nous cette pensée ! Mais que fut cette vision ? Ce qu'elle fut, Dieu seul le sait ; le juste seul pouvait le voir ; car notre sage et bon Maître sait encore condescendre à la nature humaine pour se manifester aux hommes qui se sont préparés à en être dignes. Il le fait voir par le prophète, en disant : « J'ai multiplié les visions, et dans la main des prophètes, j'ai été représenté sous diverses images » (Os 12,10). Par exemple, Isaïe le vit assis (Is 6,1) ; cela est indigne de Dieu, car Dieu n'est pas assis ; comment cela se pourrait-il, puisque sa nature est incorporelle et impérissable ? Daniel le vit comme l'« Ancien des jours » (Dn 7,9-22) ; Zacharie l'a vu sous un aspect différent (Za 1), et Ézéchiël encore sous d'autres. Voilà pourquoi il disait : « J'ai multiplié les visions », c'est-à-dire : j'ai paru devant chacun suivant son mérite.

Et maintenant il avait tiré ce juste de sa maison, et lui avait ordonné d'aller dans une autre terre. Celui-ci, quand il y fut arrivé, errait comme un vagabond et un étranger, dans ce pays encore occupé par les Chananéens, et cherchait où il pourrait s'établir. Le Seigneur, dans sa bonté, voulut le consoler et fortifier son courage, pour l'empêcher de tomber dans l'abattement et dans le doute à l'égard de la promesse qui lui avait déjà été faite dans ces termes : « Viens, et je ferai naître de toi une grande nation. » En effet, le juste voyait que les événements semblaient contraires à cette promesse ; il errait comme un homme vil et méprisé, sans recommandation et sans

refuge : il fallait donc relever son courage ; c'est pour cela qu'il est dit : « Le Seigneur apparut à Abram et lui dit : “Je donnerai à ta race toute cette terre”. » Voilà une grande promesse pour faire suite à celle qui lui avait été faite de quitter son pays. Il lui avait dit : « Je glorifierai ton nom » ; aussi ajoute-t-il maintenant : « Je donnerai à ta race toute cette terre. » Tandis que le juste, déjà âgé, n'avait pas d'enfants à cause de la stérilité de Sara, cette terre est promise au fils qu'il doit avoir. Considérez ici la miséricorde de Dieu qui, prévoyant la vertu du juste, voulait la montrer à tous et la faire éclater aux yeux comme une perle cachée jusqu'alors. Après avoir fait suivre ses promesses d'autres promesses plus grandes, et les avoir confirmées de nouveau, il attend encore un peu pour faire éclater davantage la piété du juste : le saint homme, voyant que les promesses ne se réalisaient pas, n'avait ni inquiétude, ni impatience, ni trouble d'esprit, sachant que ce que Dieu a une fois annoncé arrive d'une manière certaine et infaillible. [...] « Je donnerai à ta race toute cette terre. » Voyez comment par cette parole il relève son esprit et compense largement ses fatigues. Aussi le juste montrant sa reconnaissance rend à l'instant des actions de grâce. « Il dressa à cet endroit un autel au Dieu qu'il avait vu. » Et le lieu même où Dieu avait daigné parler avec lui fut consacré, par ces actions de grâce, autant que cela fut en sa personne. [...]

Ce juste, après avoir été honoré de la vision de Dieu, « dressa un autel au Dieu qu'il avait vu, et se retira de là ». Pourquoi se retira-t-il de là ? Comme la place était consacrée et sanctifiée par Dieu, il s'éloigna et vint à une autre place. [...] « Il dressa sa tente ayant à l'occident Béthel près de la mer, et Aggi à l'orient ; et il bâtit là aussi un autel au Seigneur et il invoqua le nom du Seigneur. » Voyez comme il montre sa piété dans toute sa conduite ! Dans un endroit il bâtit un autel à Dieu qui lui avait fait une promesse, et il quitte la place après l'avoir

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

reçois donc les preuves de ma munificence : « Lève les yeux à partir de l'endroit où tu es maintenant, du côté de l'aquilon et du midi, de l'orient et de la mer : toute cette terre que tu vois, je te la donnerai, ainsi qu'à ta race, jusqu'à la fin des siècles » (Gn 13,14-15). Voyez-vous combien cette récompense est encore supérieure aux actions qui l'ont méritée ? [...]

Voyez, je vous prie, quel excès de bienfaisance ! Tu lui as, dit le Seigneur, laissé le choix, tu lui as laissé prendre la terre qu'il a voulue, et tu t'es contenté de ce qu'il abandonnait. Mais moi, je serai si bienfaisant avec toi, que toute cette terre qui est là devant tes yeux, de tous les côtés, du nord au midi et de l'orient au couchant, toute cette terre que tu vois t'appartiendra ; et non seulement à toi, mais à ta race jusqu'à la fin des siècles. Voyez-vous quelle munificence digne de la bonté divine ? Voyez-vous ce qu'il avait cédé et ce qu'il reçoit maintenant ? Apprenons par là à faire de larges aumônes afin de mériter une plus grande récompense au moyen d'une offrande qui sera toujours petite. En effet, cela peut-il se comparer ? Donner un peu d'argent et obtenir la rémission de ses péchés ? Nourrir un homme qui a faim, et être justifié dans ce jour terrible et entendre ces paroles préférables à un empire : « J'avais faim, et vous m'avez donné à manger » (Mt 25,35). Celui qui vous a procuré tant d'abondance n'aurait-il pas pu soulager la misère de cet indigent ? Mais il a permis que cet homme soit pauvre pour qu'il puisse être généreusement récompensé de sa patience, et que vous-mêmes soyez justifiés par l'aumône.

Admirez la bonté du Seigneur ! N'a-t-il pas tout disposé pour notre salut ? Aussi quand vous songez que c'est pour vous, dans votre intérêt que ce malheureux lutte avec la faim et la misère, ne passez point sans pitié, mais soyez un intendant fidèle des biens que le Seigneur vous a confiés, afin qu'en soulageant cet infortuné vous attiriez sur vous toutes les grâces

d'en haut. Glorifiez alors le Seigneur de ce qu'il a permis la pauvreté de cet homme pour vous donner l'occasion de laver vos péchés, et qu'après avoir bien administré ce que le Seigneur vous avait prêté, vous méritiez son approbation qui est au-dessus de tout langage et de toute pensée. Il vous dira : « Courage, serviteur bon et fidèle ; tu as été fidèle à propos de petites choses ; je t'en donnerai de plus importantes : entre dans la joie de ton Dieu » (Mt 24,23). [...]

Tu as cédé une portion de terre à ton neveu ; moi je te promets toute la terre, et non seulement à toi, mais à ta race jusqu'à la fin des siècles, c'est-à-dire à perpétuité ! Voyez-vous quelle lutte de bienfaits ? Dieu sachant que le patriarche ne désirait rien davantage, et que rien ne pouvait mieux corroborer sa constance, lui dit : « Je multiplierai ta race comme le sable de la terre. Si quelqu'un peut compter le sable de la terre, il comptera aussi ta race. » En vérité, une pareille promesse dépassait la nature humaine ; non seulement il lui donne l'assurance de le rendre père, malgré tout ce qui semblait s'y opposer, mais aussi de multiplier ses enfants comme le sable de la terre, voulant, par cette hyperbole, indiquer qu'ils seraient innombrables.

Voyez comme la bonté du Seigneur exerce peu à peu la vertu du juste ! Il lui a dit tout à l'heure : « Je donnerai cette terre à ta race » ; maintenant il dit encore : « Je la donnerai à ta race jusqu'à la fin des siècles et je multiplierai ta race comme le sable de la terre. » Voilà de belles promesses, mais ce ne sont encore que des paroles ! Il se passe beaucoup de temps entre la promesse et son accomplissement, afin de nous montrer la piété du patriarche et l'infinie puissance de Dieu. Il en diffère et en recule la réalisation, afin que ceux qui en avaient reçu l'assurance, étant parvenus à l'extrême vieillesse, et ayant perdu toute espérance humaine, puissent éprouver la faiblesse de leur

nature et la puissance incomparable de Dieu.

À ce sujet, réfléchissez, je vous prie, à la fermeté d'esprit du patriarche, pendant un si long espace de temps ; tout était perdu au point de vue humain, mais songeant à la puissance de celui qui lui avait fait cette promesse, il n'avait ni trouble, ni crainte. Vous savez que d'ordinaire nous finissons par ne plus croire aux promesses souvent répétées, quand elles tardent à s'accomplir : nous pouvons avoir raison, s'il s'agit d'un homme. Mais quand il s'agit de Dieu, qui dirige notre existence avec sa prudence parfaite, s'il a une fois promis quelque chose, nous devons nous y fier, malgré des obstacles innombrables, nous devons ne penser qu'à sa puissance absolue, raffermir notre raison et savoir que toutes ses paroles s'accompliront n'importe comment. Rien ne peut retarder l'effet de ses promesses, puisque c'est Dieu à qui tout est possible ; mais il les recule quand il veut : s'il n'y a pas de chemins, il sait en trouver et nous rendre l'espérance au milieu de notre désespoir, afin de faire briller encore mieux à nos regards sa puissance et sa sagesse.

Il dit : « Lève-toi et promène-toi en long et en large sur la terre que je te donnerai. » Voyez comme il s'empresse toujours de maintenir le juste en sécurité ! Il dit : lève-toi, promène-toi, mesure la longueur et la largeur, pour que tu apprécies la terre dont tu jouiras et qu'avant même d'en jouir, tu te repaisses d'espérance pour premier bonheur. [...]

En l'entendant, le patriarche, frappé de l'ineffable bonté de Dieu, « leva sa tente et habita auprès du chêne de Mambré, qui est au pays de Chébron ». Ainsi, après avoir reçu cette promesse et s'être séparé de Lot, il transporta sa tente au chêne de Mambré. Voyez quelle résignation et quelle élévation dans l'esprit ! Comme il se transporte facilement et n'éprouve aucune difficulté à passer d'un lieu à un autre. Jamais vous ne le trouverez retenu ni embarrassé par aucune habitude, ce qui arrive

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

“Telle sera ta postérité”. » Quelle admirable prédiction ! Quelle grande promesse ! Mais si nous songeons à la puissance de celui qui parle, rien ne nous paraîtra grand. Celui qui a fait un corps avec de la terre, celui qui a tiré l’être du néant, et qui a créé tout ce que nous voyons, celui-là peut bien accorder des grâces surnaturelles. [...]

En voyant la prédiction du Seigneur, le sage ne s’arrête plus aux considérations humaines, il ne songe plus à son impuissance ni à celle de Sara, et ne s’inquiète pas des obstacles naturels ; sachant que Dieu peut accorder des dons surnaturels, il a foi dans ses paroles, il n’admet plus aucun doute et croit fermement que tout s’accomplira. Voilà la véritable foi, celle qui se fie dans la puissance de l’auteur des promesses, même quand ces promesses sont extraordinaires et ne peuvent s’accomplir que d’une manière surnaturelle. [...] Ainsi nous avons la véritable foi quand nous croyons à ce que nous ne voyons pas, en considérant l’autorité de celui qui nous fait la promesse. C’est ce qu’a fait notre juste, qui montra une foi sincère et parfaite à ce qui lui était annoncé ; aussi l’Écriture sainte fait-elle son éloge en ajoutant aussitôt : « Abram crut au Seigneur, et sa foi lui fut imputée à justice. » Vous voyez comment, même avant l’accomplissement des promesses, il fut récompensé de sa croyance. Car sa foi dans les prédictions de Dieu lui fut imputée à justice, parce qu’il ne s’était pas arrêté aux raisonnements humains à propos des paroles divines.

Apprenons donc, nous aussi, je vous en conjure, d’après l’exemple du patriarche, à croire aux paroles de Dieu, à ajouter foi à ses promesses, à ne pas écouter uniquement la raison humaine, et à montrer une grande droiture d’esprit. C’est là ce qui nous mettra au nombre des justes et hâtera l’accomplissement des promesses divines. Dieu annonça à Abraham que sa race serait innombrable, et cette prédiction

dépassait la nature humaine, aussi sa foi lui fut-elle imputée à justice. Les promesses qu'il nous a faites, si nous y réfléchissons, sont encore bien plus grandes et dépassent encore davantage la nature humaine ; croyons seulement à la puissance qui nous fait ces promesses, afin d'être justifiés par notre foi, et de jouir des biens qui nous sont annoncés. En effet, tout ce qui nous est prédit est supérieur à la raison humaine et dépasse notre pensée, tant ces promesses sont immenses : elles ne s'étendent pas seulement au présent, à la vie d'ici-bas et à la jouissance des choses visibles ; mais quand nous aurons quitté la terre, après la corruption de nos corps, quand nos corps auront été réduits en cendres et en poussière, il nous a prédit que nous ressusciterions dans une gloire nouvelle. [...]

Homélie 37

Gn 15,7

Dieu dit à Abram : « Je suis le Dieu qui t'ai tiré du pays des Chaldéens, pour te donner cette terre, afin que tu la possèdes. » Et il répondit : « Seigneur, mon maître, à quoi reconnaîtrai-je que je dois la posséder ? »

La puissance de l'Écriture sainte est immense et ses paroles renferment un trésor de pensées. Il faut donc nous appliquer à l'étudier avec soin pour en retirer des avantages étendus. Aussi le Christ nous a donné ce précepte : « Sondez les Écritures » (Jn 5,39) ; c'est-à-dire, ne nous bornons pas à une simple lecture, mais scrutons profondément les Écritures pour en saisir le vrai sens. Tel est l'usage de l'Écriture ; elle présente beaucoup d'idées dans peu de mots. Ce sont des instructions divines et non humaines, aussi différentes complètement de la sagesse humaine, et je vais vous dire comment. D'un côté, c'est-à-dire dans la sagesse humaine, on ne songe qu'à l'arrangement des mots ; de l'autre, c'est tout le contraire. L'Écriture ne tient aucun compte de la beauté des expressions ni de leur disposition : toutes ses parties tirent leur beauté de l'épanouissement de la grâce divine. D'un côté, au milieu d'un immense bavardage, on rencontre à peine quelques idées ; de l'autre, comme vous le savez, une phrase très courte est souvent un texte suffisant pour tout un sermon. Aussi hier, après avoir lu notre texte et en avoir commencé l'explication, nous avons trouvé une telle richesse de pensées que nous n'avons pas pu aller plus loin pour ne pas surcharger votre mémoire et de peur

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

s'exerçait sur elle au hasard et sans une raison déterminée, afin qu'elle sache qu'une pareille bienveillance s'attachait à la race du juste, voyez de quelle nature sont les consolations que l'ange lui donne pour relever son esprit et de quelle manière il y parvient. L'ange du Seigneur lui dit : « Je multiplierai ta race, qui sera un peuple innombrable. » Ainsi, je te prédis que ta race ne pourra se compter. Ne succombe donc pas au découragement, que ton esprit ne se trouble pas, mais reste dans l'obéissance. « Tu es grosse, et tu enfanteras un fils, et tu l'appelleras Ismaël. » Ainsi, je t'annonce d'avance ton enfantement, et je donne dès à présent un nom à ton fils encore à naître, afin qu'après cette assurance, tu reviennes et tu te corriges de tes fautes, « parce que le Seigneur t'a écoutée dans ton abaissement ».

Apprenons par là tout l'avantage des afflictions, toute l'utilité des malheurs. [...] Ainsi ne nous chagrignons point si les circonstances nous abaissent. Rien ne convient mieux à notre nature que la soumission et l'abaissement de notre esprit, ainsi que l'humiliation de notre orgueil. Jamais le Seigneur ne nous écoute mieux que si nous l'invoquons l'âme affligée et le cœur contrit, en renouvelant nos prières avec plus d'assiduité. « Le Seigneur t'a écoutée dans ton abaissement », dit l'ange. Ensuite il montre l'intérêt attaché à l'enfant qui doit naître. « Ce sera un homme sauvage : sa main sera contre tous, et la main de tous contre lui, il habitera en face de tous ses frères. » Cela fait prévoir qu'il sera courageux, belliqueux, et s'occupera à cultiver la terre. Voyez, d'après ce qui arrive à cette servante, quelle considération s'attachait au patriarche ! Tout ce qui est fait pour elle, montre la bienveillance du Seigneur pour le juste. [...]

Comprenons donc, mes bien-aimés, que si nous veillons sur nous-mêmes, nos afflictions nous rapprocheront du Seigneur, et que nous obtiendrons surtout son appui quand nous nous

présenterons devant lui l'âme souffrante et pleurant des larmes amères : ne nous chagrions donc pas de nos tribulations, mais pensons que ces tribulations mêmes peuvent nous tourner à bien, si nous les supportons avec douceur. Apprenons à être humains et indulgents envers tout le monde, surtout envers nos femmes. Ayons surtout bien soin, quand elles nous accusent, soit à tort, soit à raison, de ne pas tout juger avec rigueur, et songeons seulement à écarter de nous toute cause de contrariété et de rendre inébranlable la paix domestique. La femme alors aura toujours recours à son mari, et le mari viendra près de sa femme comme dans un port tranquille, chercher un refuge dans toutes les affaires et les agitations extérieures, sûr d'y trouver une consolation à toutes ses peines. En effet, la femme a été donnée au mari comme un secours qui lui permette de résister à tous les coups du sort. Si elle est bonne et douce, non seulement elle procurera à son mari les consolations de la vie à deux, mais elle lui sera encore utile de mille manières, elle rendra pour lui toute chose facile et légère, et l'empêchera de souffrir des difficultés qui naissent chaque jour dans l'intérieur de la maison ou à l'extérieur. Semblable à un bon pilote, elle changera par sa sagesse toute tempête de l'âme en calme, et sa prudence saura tout adoucir. Ceux qui seront bien unis ne trouveront, même dans la vie présente, rien qui trouble leur bonheur. Quand la concorde, la paix et le lien de l'affection existent entre le mari et la femme, tous les biens leur surviennent, rien ne peut leur nuire, un mur inexpugnable les entoure ; je veux dire l'union en Dieu. [...]

Homélie 39

Gn 17,1

« Quand Abraham eut quatre-vingt-dix-neuf ans, Dieu lui apparut. »

Vous avez vu, mes bien-aimés, qu'il n'y a rien d'inutile dans l'Écriture sainte, et que nous avons tiré hier un grand profit de l'histoire d'Agar fugitive. Nous avons connu la grande douceur du patriarche, l'excès de sa continence, le respect qu'il montra à Sara, et l'estime qu'il faisait de la concorde au-dessus de tous les autres biens. Nous avons vu la bonté infinie de Dieu qui, par égard pour le patriarche, non seulement ramène Agar errant dans le désert où elle s'était enfuie par crainte de sa maîtresse, mais la rend mère d'Ismaël, afin de consoler le juste et de le récompenser de sa patience.

Quand Ismaël fut venu au monde, l'Écriture sainte, voulant nous donner l'âge du patriarche, et nous indiquer le nombre de ses années, nous dit : « Quand Ismaël vint au monde, Abram avait quatre-vingt-six ans » (Gn 16,16). Voyons ici, comme nous le vérifierons par la suite, l'admirable patience du juste, et la bonté inouïe et infinie du Seigneur. Nous en serons convaincus, si nous pouvons calculer l'âge du juste ; nous reconnâtrons que la bonté de Dieu dispose tout en sa faveur et le met à l'épreuve en toute occasion pour mieux faire éclater sa piété. Il prévoyait la reconnaissance de son serviteur, appréciait toute la beauté de son âme et la pureté de cette perle si précieuse, mais il voulait la faire briller maintenant même, devant nos yeux, pour que la vertu du juste laissât à la postérité un modèle à imiter pour notre

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

vertu du juste, et ne suppose qu'en parlant ainsi il savait qui étaient ces voyageurs : en effet, s'il l'avait su, ces paroles, comme on l'a dit souvent, n'auraient eu rien d'extraordinaire ; mais, ce qui les rend extraordinaires et admirables, c'est qu'il croyait les adresser à des hommes.

Ne vous étonnez pas qu'en voyant trois voyageurs, le juste parle comme à un seul et dise : « Seigneur. » C'est sans doute que l'un d'eux paraissait supérieur aux autres, et c'est à lui qu'il s'adresse. Ensuite il continue d'une manière plus générale, et dit : « Qu'on prenne de l'eau et qu'on lave vos pieds » ; et aussi : « Rafraîchissez-vous sous cet arbre, vous mangerez du pain et vous continuerez le chemin qui vous a fait passer devant votre serviteur. » Vous voyez que sans savoir qui ils sont, il leur parle comme à des voyageurs ordinaires, les engage tous ensemble et s'appelle deux fois leur serviteur. [...] Comme il fit preuve de beaucoup de zèle et d'activité, il réussit dans sa poursuite et parvint à prendre sa proie dans ses filets. « Et ils dirent : “Nous ferons comme tu as dit”. » Le vieillard se trouva rajeuni. [...] « Abraham s'en alla en hâte dans la tente. » [...] Tout vieux qu'il est, il court dans la tente chercher Sarra, « et lui dit : “Dépêche-toi et prends trois mesures de fleur de farine”. » [...] Comme il savait l'importance d'une œuvre de cette nature, il voulait faire partager la récompense à la compagne de sa vie. Pourquoi, dites-moi, ne donna-t-il cet ordre à aucune de ses servantes, mais à sa femme, si avancée en âge, car elle avait quatre-vingt-dix ans ? Du reste, Sarra ne résiste pas à cet ordre et montre même sa joie. Maris et femmes, retenez bien cela. Que les maris habituent leurs femmes, s'il se présente quelque gain spirituel, à ne pas agir par leurs domestiques, mais à tout faire par elles-mêmes ; que les femmes s'empressent à aider leurs maris dans leurs bonnes œuvres, et ne rougissent pas d'exercer l'hospitalité et d'en accomplir tous les devoirs ; qu'elles imitent

la vieillesse de Sarra, qui se chargeait, à son âge, d'un pareil travail avec plaisir et remplissait l'office des servantes.

Mais je sais que presque personne ne m'écouterà. Maintenant, tout le monde fait le contraire, la mollesse des femmes est extrême et elles mettent tous leurs soins dans leurs beaux habits, dans les parures d'or, les colliers, le luxe extérieur, sans songer le moins du monde à leur âme. Elles n'entendent pas la voix de saint Paul qui leur crie : « Qu'elles n'aient point de cheveux frisés, d'or, de perles, ni d'habits somptueux » (1 Tm 2,9). Vous voyez que cette âme, qui touchait au ciel, n'a pas dédaigné de vous parler de frisure : il avait raison, car il s'inquiétait de tout ce qui pouvait servir à l'âme. Il savait que la parure est ce qui nuit le plus à l'âme ; aussi ne craint-il pas de donner les meilleurs conseils aux personnes qui ont cette faiblesse ; il leur dit : si vous voulez vous parer, prenez la véritable parure, celle qui convient aux femmes pieuses, celle des bonnes œuvres. [...]

« Il prit un veau tendre et délicat. » Ainsi, il fait son choix lui-même, il confie l'animal à un serviteur qu'il engage à se presser, pour servir le plus tôt possible. Voyez avec quelle rapidité, quel zèle ardent, quelle joie, quel plaisir il fait tout cela. Le vieillard ne se repose pas et fait de nouveau l'office de serviteur. « Il prit du beurre, du lait et le veau qu'il avait tué et leur servit tout cela. » Ainsi il fait tout et sert tout lui-même. Et il ne s'est pas trouvé digne de s'asseoir avec eux, mais pendant que ceux-ci mangeaient il restait debout près de l'arbre. Ô culte de l'hospitalité ! Ô excès d'humilité ! Ô piété parfaite ! Ce centenaire restait debout pendant leur repas. Il me semble que son ardeur et son zèle ont suppléé à sa faiblesse et lui ont donné de la force. Souvent, en effet, l'excitation d'une âme énergique triomphe de la faiblesse du corps. Ainsi le patriarche restait debout comme un serviteur, regardant comme un grand honneur

de servir ses hôtes et de soulager les fatigues de leur voyage. Voyez jusqu'où allait l'hospitalité du juste ! [...]

Après avoir répandu avec joie et abondance cette semence d'hospitalité, il en recueillit aussitôt une copieuse moisson. Quand il eut fait tout ce qui dépendait de lui, sans manquer à rien, et qu'il eut accompli tous les devoirs de l'hospitalité, et montré jusqu'où allait sa vertu ; alors, pour que le juste connût ceux qu'il avait reçus et tous les avantages qu'entraîne l'hospitalité, son visiteur se dévoile et lui montre peu à peu toute l'étendue de sa puissance. Car le voyant debout près du chêne, en signe d'honneur et de respect pour ses hôtes, il lui dit : « Où est Sarra ton épouse ? » Cette question montre aussitôt que ce n'est pas le premier venu, puisqu'il sait le nom de cette femme. Abraham répond : « La voici dans la tente. » Comme l'hôte va lui promettre, étant Dieu lui-même, des événements surnaturels, cette promesse, jointe à la connaissance qu'il avait du nom de Sarra fut une preuve que cet hôte reçu sous la tente était supérieur à l'humanité. « Je reviendrai ici dans un an à la même époque, et Sarra ta femme aura un fils. » Voyez les fruits de l'hospitalité, la récompense de la bonne volonté, la compensation des peines de Sarra. « Celle-ci écoutait près de la porte de la tente derrière laquelle elle se tenait. Et ayant entendu cela, elle rit en elle-même, disant : "Cela ne m'est pas arrivé jusqu'à présent et mon seigneur est vieux". » [...] Mais pendant qu'elle réfléchissait ainsi dans la tente, celui qui connaît les secrets du cœur, voulant montrer toute sa puissance et faire voir qu'il n'y avait rien de caché pour lui, dit à Abraham : « Pourquoi Sarra a-t-elle ri en elle-même, disant : est-il vrai que j'enfanterai, moi qui suis si vieille ? » En effet, voilà ce qu'elle pensait. « Est-il rien, dit-il, d'impossible à Dieu ? » Ici le visiteur se dévoile ouvertement. Vous ne savez pas, dit-il, que je suis le maître tout-puissant de la nature, que je puis, si je le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

presque, voyant nos frères dans la gueule du démon, nous ne daignons pas leur parler, nous inquiéter pour eux, leur adresser des avertissements, les arracher à la malignité, les ramener à la vertu ! Quelle pourra être notre excuse, lorsque ce juste n'épargne pas même ses filles, afin de rendre à ses hôtes les soins qui leur sont dus ? Nous, au contraire, nous sommes sans pitié pour nos frères. [...]

Après qu'il eut prononcé ces paroles, qu'il eut montré une douceur si rare, quand il eut, par ses paroles, livré ses filles comme de ses propres mains, que lui disent-ils ? « Retirez-vous. » Ô profondeur de l'ivresse ! Ô excès du délire ! Voilà comment se comporte cette brute effrénée, cette détestable concupiscence. Quand elle a vaincu la raison, elle ne supporte plus l'aspect de la vertu et de l'honnêteté. Il lui faut les ténèbres, la nuit, pour livrer ses combats. « Retirez-vous, disent-ils, vous êtes venus ici comme un étranger parmi nous ; est-ce afin d'être notre juge ? Eh bien ! nous vous traiterons vous-même encore plus mal qu'eux. » Voyez avec quelle douceur l'homme juste leur parle ; avec quelle brutalité farouche ils lui répondent. C'est que le démon leur a versé son ivresse ; c'est le démon qui marche à leur tête, et, sous sa conduite, ils attaquent l'homme juste. [...] « Et ils se jetèrent sur Lot avec une grande violence. » Voyez le courage de l'homme juste, qui tâche de résister à une si grande multitude. « Lorsqu'ils étaient déjà près de rompre les portes. » Vous savez qu'en sortant, prévoyant la rage insensée de ce peuple, il avait fermé sa porte derrière lui, et ces impies, ces scélérats, ne supportant pas les avertissements de l'homme juste, le pressaient avec violence et se préparaient à briser la porte. [...]

Les voyageurs à leur tour se révèlent, se manifestent. Ils ont vu que l'homme juste a rempli tout son devoir, ils font éclater leur puissance et secourent ce juste qui subissait les violences

d'une rage insensée. « C'est pourquoi, dit le texte, ils prirent Lot par la main, et l'ayant fait rentrer dans la maison, ils en fermèrent la porte. Pour les hommes qui étaient dehors, ils les frappèrent de cécité, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, de sorte qu'ils ne purent plus trouver la porte. » Voyez-vous comme le juste reçoit tout de suite la récompense de son hospitalité ; comme ces impies sont frappés de la peine qu'ils méritent [...] Comme leur esprit était aveuglé, leurs yeux furent aveuglés aussi. C'est pour nous apprendre que les yeux du corps sont inutiles, quand les yeux de l'esprit sont frappés de cécité. Et parce qu'ils avaient conspiré tous dans cette dépravation, parce que tous, vieillards et jeunes gens, avaient pris leur part dans cette tentative criminelle, tous furent frappés de cécité ; et non seulement de cécité, mais ils perdirent les forces de leur corps ; car puisqu'ils étaient affaiblis quant à l'âme, qui est la meilleure partie de l'homme, ils furent aussi affaiblis quant au corps. [...] Dès ce moment le juste respira, voyant quels étaient ses hôtes et la grandeur de leur puissance. En effet, « ils dirent ensuite à Lot : “Avez-vous ici un gendre, ou des fils, ou des filles, ou quelque autre de vos proches dans cette ville ?” » Voyez comme ils récompensent l'hospitalité de l'homme juste, comme ils veulent lui faire un magnifique présent, du salut de tous ses parents. Si vous avez, lui dit-on, dans cette ville, quelqu'un que vous voulez voir sauvé, si vous connaissez quelqu'un qui ne partage pas leurs crimes, « faites-le sortir de cette ville et de la contrée ; faites sortir tous ceux qui vous appartiennent, car nous allons détruire ce lieu ». Ils donnent ensuite la raison de cette extermination. Ils apprennent tout au juste, avec grand soin : « Parce que le cri des abominations de ces peuples s'est élevé devant le Seigneur, et le Seigneur nous a envoyés pour les perdre. » C'était ce qui avait été dit au patriarche Abraham. [...]

« Lot étant sorti, parla à ses gendres qui avaient reçu ses

filles. » Auparavant, il disait à ces impies : « J'ai deux filles qui sont encore vierges. » Comment donc le texte peut-il dire ici : « À ses gendres qui avaient reçu ses filles » ? Ne croyez pas qu'il y ait là une contradiction avec ce qui a été dit plus haut. C'était l'habitude chez les anciens, de faire longtemps d'avance les fiançailles. Les fiancés habitaient chez les parents de la jeune fille ; coutume qui subsiste de nos jours encore dans beaucoup d'endroits. Les fiançailles ayant été déjà faites, le texte nomme les gendres de Lot et dit : « Qui avaient reçu ses filles », ce qui veut dire qu'il y avait mariages projetés d'un consentement mutuel. « Et il dit : “Sortez de ce lieu, parce que le Seigneur détruit cette ville”. Mais ils s'imaginèrent qu'il délirait. » Voyez le mauvais ferment qui travaillait aussi ces gendres de Lot. C'est pourquoi Dieu, voulant affranchir promptement le juste de toute alliance avec eux, ne leur permit pas de partager le sort de ses filles ; il les perdit, eux aussi, avec les impies, afin que le juste, étant sorti avec ses filles, échappe à leur parenté. Donc, entendant les terribles menaces énoncées par l'homme juste, ils se moquaient, ils pensaient que ses paroles provenaient du délire. Cependant le juste insistait ; comme il leur avait promis ses filles, il voulait les arracher au supplice. Mais eux ne voulurent pas. [...]

« À la pointe du jour, dit le texte, les anges pressaient vivement Lot de partir, en lui disant : “Levez-vous et emmenez votre femme et vos deux filles, de peur que vous ne périissiez aussi vous-mêmes dans la ruine de cette ville”. Et ils furent troublés. » [...] C'est-à-dire Lot, sa femme et ses filles, en entendant ces mots, furent étonnés, épouvantés, remplis d'angoisse, à cette menace. Aussi, « les anges » prenant soin de l'homme juste « le saisirent, dit le texte, par la main ».

Dès ce moment, la divine Écriture n'en parle plus comme si c'étaient des hommes ; mais, parce qu'ils allaient faire tomber le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

bonté de Dieu tient ici le même langage. [...] « Rends donc présentement cette femme à son mari, parce que c'est un prophète, et il priera pour toi et tu vivras. » Voyez comme il proclame la vertu de l'homme juste ; il l'appelle prophète, il fait presque en sorte que le roi se montre son suppliant. En effet, « il priera pour toi et tu vivras ». [...]

Ensuite, de peur qu'Abimélech, embrasé par la concupiscence, vaincu par la beauté de Sara, ne méprise ses commandements, il lui envoie la terreur, il le menace d'un grand châtiment. « Si tu ne veux point la rendre, dit-il, sache que tu seras frappé de mort, toi et tout ce qui est à toi. » Ce n'est pas toi seulement qui expieras ta désobéissance ; mais la mort, à cause de toi, perdra tout ce qui est à toi. Si Dieu choisit le temps de la nuit pour lui adresser toutes ces paroles, c'est afin que l'avertissement reçu pendant l'heure du repos soit plus efficace ; c'est pour que la crainte le décide à obéir au commandement. En effet, dit le texte, « Abimélech se leva aussitôt, appela tous ses serviteurs, et leur dit tout ce qu'il avait entendu ». Voyez comme le roi devient le héraut de la vertu de l'homme juste, et le fait connaître à tous. [...] « Or ils furent tous saisis d'une grande crainte. » Comprenez-vous maintenant que ce n'était pas sans raison, sans un dessein de Dieu, que ce juste passait tant de fois d'un lieu dans un autre ? S'il était resté sous sa première tente, comment tous les habitants de Gérara auraient-ils pu connaître l'insigne crédit dont jouissait le juste auprès de Dieu ? [...]

Le texte continue : « Abimélech appela Abraham » (Gn 20,9). [...] Donc tout le monde est rassemblé, et aussitôt on appelle le patriarche, qui ne savait rien et qui apprend ensuite, du roi lui-même, ce que Dieu avait fait pour lui. En effet, le roi lui dit : « Pourquoi nous as-tu traités de la sorte ? Quel mal t'avions-nous fait, pour avoir voulu nous engager, moi et mon royaume, dans un si grand péché ? Tu as fait à notre égard ce

que tu n'aurais pas dû faire ; que voulais-tu en agissant ainsi ? » Pourquoi, dit-il, as-tu voulu me faire tomber dans un si grand péché ? Dans quelle pensée as-tu fait cela ? Voyez comme ces paroles indiquent les menaces que Dieu lui a faites. [...]

Considérez ici, mes bien-aimés, la prudence de l'homme juste ; comment l'excuse qu'il présente, lui sert à les amener à la connaissance de Dieu. « C'est que j'ai dit en moi-même, dit-il, il n'y a peut-être point de crainte de Dieu en ce pays-ci, et ils me tueront pour avoir ma femme. » Comme s'il disait : j'ai été fort inquiet ; j'ai craint que, toujours possédés par l'erreur, vous n'ayez aucun souci de la justice. Voilà pourquoi j'ai imaginé cette feinte ; c'était pour vous épargner un crime ; de peur que, si vous compreniez qu'elle était mon épouse, saisi d'amour pour elle, vous ne cherchiez à me tuer. Voyez comme ce peu de paroles lui sert à les reprendre, et en même temps, à leur enseigner que celui qui a la pensée de Dieu ne doit commettre aucune injustice, mais redouter l'œil qui ne dort pas, éviter les châtements dont Dieu menace quiconque ne prend pas le plus grand souci de la justice. Le patriarche voulant ensuite se défendre : ne pensez pas, dit-il, que même en parlant ainsi j'aie menti. « En effet, c'est ma sœur, du même père que moi mais non de la même mère, et elle m'a été donnée pour épouse » (Gn 20,12). Comme elle a, dit-il, le même père que moi, je l'ai appelée ma sœur ; donc ne me condamnez pas. Sans doute, c'est la crainte de la mort qui m'a réduit à dire ce que j'ai dit ; j'ai eu peur que vous me fassiez mourir à cause d'elle, et que vous ne fassiez d'elle votre possession ; toutefois je n'ai pas menti, même en ce que je vous ai dit. Voyez quel soin prend le juste pour se disculper du mensonge. Et tenez, dit-il, je veux tout vous dire ; écoutez le dessein que nous avons concerté entre nous : « Depuis que Dieu m'a fait sortir de la maison de mon père. » Considérez ici, je vous en conjure, l'industrielle sagesse

de l'homme juste ; en suivant le fil de son discours, il leur apprend qu'il est, depuis le commencement, particulièrement attaché à Dieu ; que c'est Dieu qui l'a appelé hors de sa patrie, qui l'a amené dans ce lieu ; il veut que le roi sache qu'Abraham est du nombre de ceux qui ont en Dieu la plus grande confiance. « Depuis que Dieu, dit-il, m'a fait sortir de la maison de mon père, je lui ai dit : "Tu me feras cette grâce, dans tous les pays où nous irons, de dire que je suis ton frère". » [...] Le juste, par ces paroles, apaisa leur colère, révéla sa vertu, et leur donna une connaissance suffisante de la vraie religion.

Donc le roi, respectant la grande douceur de l'homme juste, fait de magnifiques présents au patriarche. En effet, dit le texte, « il reçut d'Abimélech mille pièces d'argent, des brebis et des veaux, des serviteurs et des servantes, et il lui rendit Sara son épouse ». Avez-vous bien compris, mes bien-aimés, la toute-puissance et la variété de l'industrie de Dieu ? L'homme qui était en danger de mort, et qui faisait tout pour échapper à la mort, non seulement y a échappé, mais il s'est trouvé en grande faveur et tout à coup a été glorifié. Telle est la conduite de Dieu : non seulement il sauve de tous les malheurs ceux qui résistent avec courage dans les moments d'épreuve, mais il sait tirer de l'adversité une félicité si grande, qu'on oublie tout dans l'abondance des biens dont on est comblé.

Voyez encore les égards que le roi a pour cet homme juste. Non seulement il l'honore en lui faisant de magnifiques présents ; mais, de plus, il lui accorde le pouvoir de fixer son séjour dans la contrée. « Tu vois devant toi toute cette terre, dit-il, demeure où il te plaira. [...] Il dit ensuite à Sara : "Ces pièces d'argent que j'ai données à votre frère seront pour l'honneur de votre visage, et dites partout la vérité." » [...] Que signifie : « Dites partout la vérité » ? Que tous, dit-il, apprennent de votre bouche que je n'ai pas fait une action injuste ; que vous êtes

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

plaint pas, il se laisse faire, il obéit à son père, c'est un agneau paisible qu'on met sur l'autel, et l'enfant attend, doucement résigné, la main de son père. Mais une fois que cette âme, tout entière à Dieu, a montré sans aucune défaillance la consommation de toutes les vertus, la bonté du Seigneur se révèle et prouve qu'il n'a pas voulu la mort de l'enfant ; qu'il a voulu bien plutôt manifester la vertu de l'homme juste.

Le sacrifice est consommé dans la pensée du patriarche. Dieu l'agrée, et lui déclare maintenant son affection toute particulière. « Et l'ange du Seigneur, dit le texte, lui cria du haut du ciel : Abraham, Abraham ! » Comme il voyait le juste tout prêt, sur le point d'achever le sacrifice, décidé à accomplir l'ordre du Seigneur, il lui crie du haut du ciel : « Abraham, Abraham », et il fait bien de l'appeler deux fois pour prévenir la rapidité de l'homme juste. Et la voix qui se fait entendre retient la main du juste. Et Abraham répondit : « Me voici. Et l'ange dit : “Ne mets point la main sur l'enfant, et ne lui fais rien. Je connais maintenant que tu crains Dieu, puisque pour m'obéir tu n'as point épargné ton fils unique.” » [...] Je n'ai pas donné le commandement pour que l'ordre s'accomplisse ; je ne veux pas que ton fils soit tué de tes mains, mais je veux rendre ton obéissance manifeste devant les hommes ; ne lui fais donc rien. Il me suffit de ta volonté, et, pour cette bonne volonté, je te couronne et je proclame ta gloire ; car maintenant je sais bien que tu crains le Seigneur.

Voyez ici comme le discours s'accommode à notre infirmité. Quoi donc ! est-il vrai de dire que Dieu, jusqu'à ce moment, ignorait la vertu de l'homme juste, que ce n'est qu'à partir de ce moment qu'il commence à la connaître, lui, le Seigneur de toutes les créatures ? Non ; le texte ne veut pas dire que ce soit dès cet instant seulement que Dieu connaît la vertu d'Abraham ; mais que veut dire le texte ? C'est maintenant, dit-il, que tu as

manifesté à tous que tu crains Dieu sincèrement, du fond du cœur. Je n'avais pas besoin, moi, de mieux connaître mon serviteur ; mais l'action que tu viens de faire sera, et pour les hommes d'aujourd'hui, et pour les générations à venir, un enseignement. Car, dès ce moment, tu as fait connaître à tous que tu crains le Seigneur et que tu te hâtes d'accomplir ses commandements, « puisque tu n'as pas épargné ton fils chéri » ; à cause de moi, ce fils qui t'est si cher, que tu aimes d'un amour si ardent, tu ne l'as pas épargné ; à cause de moi, à cause de mon commandement ; tu as préféré mon ordre à ton fils. Eh bien, maintenant je te rends ton fils, car c'est pour te récompenser que je t'ai promis que ta race s'étendrait à travers les siècles. Reçois donc la couronne de ton obéissance, car c'est à la volonté que j'accorde la couronne. [...] « Abraham levant les yeux aperçut derrière lui un bélier qui s'était embarrassé avec ses cornes dans un buisson, et l'ayant pris, il l'offrit en sacrifice au lieu d'Isaac, son fils. » [...]

Maintenant, toute cette histoire était la figure de la croix. Voilà pourquoi le Christ disait aux Juifs : « Abraham, votre père, a désiré avec ardeur de voir mon jour, il l'a vu et il a été rempli de joie » (Jn 8,56). Comment l'a-t-il vu, lui qui vivait tant d'années auparavant ? Il en a vu la figure, il en a vu l'ombre ; car, de même qu'ici le bélier a été offert à la place d'Isaac, de même l'agneau spirituel a été offert à la place du monde. Il fallait, en effet, une figure pour dépeindre par avance la vérité. Voyez, en effet, je vous en conjure, mes bien-aimés, comment toute l'histoire du Christ est ici figurée par avance. Fils unique d'un côté, fils unique de l'autre ; fils chéri d'un côté, propre fils ; fils chéri, de l'autre côté, propre fils également ; « car celui-ci est mon Fils bien-aimé dans lequel j'ai mis toute mon affection » (Mt 3,17). L'un a été offert par son père en sacrifice ; et l'autre, son Père l'a livré ; c'est ce que nous crie la voix de

Paul : « Lui qui n'a pas épargné son propre Fils, mais qui l'a livré à la mort pour nous tous, ne nous donnera-t-il pas aussi toutes choses avec lui ? » (Rm 8,32). Jusqu'ici nous n'avons qu'une figure, mais ensuite c'est la vérité, laquelle se montre bien supérieure à la figure ; car l'agneau spirituel a été offert pour le monde entier ; il a purifié la terre entière ; il a délivré les hommes de l'erreur, et les a ramenés à la vérité ; il a changé la terre, pour en faire le ciel. Ce n'est pas qu'il ait changé la nature des éléments, mais c'est qu'il a apporté les vertus célestes aux hommes qui vivent sur la terre. Par cet agneau, le culte des démons a été anéanti ; par cet agneau, il est arrivé que les hommes n'adorent plus des pierres et des morceaux de bois ; que les êtres doués de raison ne s'inclinent plus devant des objets insensibles ; que toute erreur a été bannie, que la lumière de la vérité a éclairé le monde.

Comprenez-vous l'excellence de la vérité ? Comprenez-vous ce qui est l'ombre d'une part, d'autre part la vérité ? « Et Abraham, dit le texte, appela ce lieu d'un nom qui signifie le Seigneur voit. C'est pourquoi on dit encore aujourd'hui : le Seigneur a été vu sur la montagne » (Gn 22,14). Voyez la piété de l'homme juste ; comme toujours il donne aux lieux des noms pris des événements qui s'y sont accomplis. Il veut rappeler la visite que Dieu lui a faite, la graver, pour ainsi dire, sur une colonne d'airain, dans le nom qu'il donne au lieu. [...] Mais celui qui est jaloux de nous surpasser par ses dons, qui triomphe toujours par ses bienfaits, comble le riche de la variété de ses récompenses, et lui dit encore : « L'ange du Seigneur appela Abraham pour la seconde fois, du haut du ciel, et lui dit : “Je jure par moi-même, dit le Seigneur, que puisque tu as fait cette action, et que, pour m'obéir, tu n'as point épargné ton fils unique, je te bénirai, te bénissant moi-même ; je multiplierai, la multipliant moi-même, ta race, comme les étoiles du ciel et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Homélie 49

Gn 25,19

« *Voici quelle fut la postérité d'Isaac, fils d'Abraham.* »

[...] Nous avons vu le patriarche faire briller en toutes choses sa vertu, eh bien ! exposons aujourd'hui les paroles qui se rapportent à Isaac. Voyons comment, lui aussi, a montré en toutes choses la piété de son âme. Il est bon d'écouter les paroles mêmes de l'Écriture. « Voici, dit le texte, quelle fut la postérité d'Isaac, fils d'Abraham. Abraham engendra Isaac, lequel ayant quarante ans épousa Rébecca, fille de Bathuel, Syrien de Mésopotamie, et sœur du Syrien Laban » (Gn 25,19-20). Considérez, je vous en prie, mes bien-aimés, l'exactitude de la divine Écriture, qui n'emploie aucune parole superflue. En effet, pourquoi nous montre-t-elle l'âge d'Isaac ? Pourquoi ces paroles, « lequel ayant quarante ans, épousa Rébecca » ? Ce n'est pas sans dessein, ce n'est pas au hasard ; mais, comme elle veut ensuite nous raconter la stérilité de Rébecca, nous faire savoir qu'elle dut sa fécondité aux prières du juste, elle tient à nous apprendre la grandeur de la patience d'Isaac, à nous montrer clairement tout le temps qu'il passa sans avoir d'enfant. Et c'est afin que nous, de notre côté, rivalisant avec ce juste, nous soyons assidus à prier le Seigneur, si nous avons quelque demande à lui adresser. [...]

Après que la divine Écriture nous a dit l'âge d'Isaac, elle nous apprend de Rébecca, sa femme, qu'elle était stérile. Considérez, je vous en prie, la piété de l'homme juste : quand il reconnut l'infirmité de la nature, il se réfugia auprès de l'ouvrier

qui l'a faite, et il s'empressa de délier par la prière les liens qui tenaient la nature enchaînée. En effet, dit le texte : « Isaac pria le Seigneur pour sa femme Rébecca parce qu'elle était stérile. » [...]

Lorsque vous voyez un homme, une femme, deux êtres vivant dans la vertu, et à qui des enfants sont refusés ; quand vous voyez des personnes pieuses, attachées à la religion et n'ayant pas d'enfant, gardez-vous de croire que ce soit l'effet du péché. C'est qu'il y a dans le gouvernement de Dieu bien des raisons qui nous échappent, et, quoi qu'il arrive, il faut le bénir. Et nous ne devons considérer comme malheureux que ceux qui vivent dans la corruption et non pas ceux qui n'ont point d'enfant. [...]

Mais il nous faut revenir au sujet de notre discours et montrer la vertu de l'homme juste, et vous apprendre comment ses prières ont fait cesser la stérilité de Rébecca, ont brisé les liens de la nature. « Isaac, dit le texte, pria le Seigneur pour sa femme Rébecca parce qu'elle était stérile, et le Seigneur l'exauça. » N'allez pas croire, parce que le texte met tout de suite l'effet après la cause, qu'il ait tout de suite obtenu ce qu'il désirait avec tant d'ardeur. Vingt ans de prière persévérante, vingt ans ! Et ce ne fut qu'alors qu'il obtint ce qu'il demandait. Et comment le savons-nous ? Qui nous le prouvera ? Le soin que nous prendrons de parcourir la suite de la divine Écriture. En effet, le temps ne nous est pas caché ; l'Écriture nous l'a indiqué, à mots couverts sans doute, mais de manière pourtant à provoquer notre désir, à nous pousser, à nous exciter à faire cette recherche comme il convient. Car, de même qu'elle nous a appris l'âge d'Isaac quand il épousa Rébecca, de même aussi nous montre-t-elle ce que nous voulons savoir. « Isaac avait quarante ans quand il épousa Rébecca, fille de Bathuel le Syrien. » Vous savez exactement le temps. Ensuite l'Écriture

dit : « Isaac pria le Seigneur pour sa femme parce qu'elle était stérile. » Et après ces mots, pour nous faire savoir le nombre des années que nous cherchons, elle nous marque l'âge d'Isaac quand Rébecca lui donna ses fils. En effet, dit le texte : « Isaac avait soixante ans à leur naissance » (Gn 25,26). Si donc il avait quarante ans quand il l'épousa, et soixante quand elle lui donna ses enfants, il est manifeste qu'il persévéra pendant vingt ans à prier Dieu et qu'il rendit ainsi propre à l'enfantement celle qui était frappée de stérilité.

Avez-vous bien compris la force de la prière ; comme elle triomphe de la nature ? Imitons-le tous ; et, nous aussi, soyons assidus dans nos prières. Soyons sages, et soyons humbles. Écoutons l'avertissement de saint Paul, qui nous dit : « Levons des mains pures, sans colère et sans contention » (1 Tm 2,8). Appliquons-nous toujours à nous affranchir des passions qui nous troublent, afin que notre âme soit dans la tranquillité, surtout pendant le temps de la prière, lorsque nous avons tant besoin de la bonté de Dieu. Car, s'il nous voit prier conformément aux lois qu'il nous impose, il se hâtera de nous accorder toutes les largesses de ses dons. Puissions-nous les obtenir, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient, comme au Père, comme au Saint-Esprit, la gloire, l'honneur, l'empire, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'homme juste. Il ne leur suffit pas de ce qu'ils avaient fait ; un autre puits est creusé ; nouvelle querelle, nouvelles poursuites. « Étant parti de là, dit le texte, il creusa un autre puits ; ils le querellèrent encore au sujet de cet autre puits, et il le nomma "Inimitié". » [...] Tous ces événements étaient pour ainsi dire un exercice destiné à fortifier la vertu de l'homme juste. En effet, dit le texte : « Étant parti de là, il creusa un autre puits, pour lequel ils ne disputèrent point ; c'est pourquoi il lui donna le nom de "Largeur", en disant : "Le Seigneur nous a mis maintenant au large, et nous a fait croître en biens sur la terre". » [...]

Avez-vous compris cette piété qui oublie tant de difficultés, tant d'obstacles ; qui ne se souvient que des bienfaits, afin d'en rendre grâces à Dieu, et qui dit : « Le Seigneur nous a mis maintenant au large, et nous a fait croître en biens sur la terre » ? Rien n'est aussi agréable à Dieu que la reconnaissance qui lui rend des actions de grâces ; il nous comble chaque jour de bienfaits sans nombre, que nous le voulions ou que nous ne le voulions pas ; soit que nous le sachions, soit à notre insu ; et cependant il n'exige de nous, pour les biens qu'il nous accorde, que des actions de grâces ; et ces actions de grâces, pour qu'il lui soit permis de grossir nos récompenses. Pénétrez-vous de cette pensée. Voyez comment la reconnaissance de ce juste lui a de nouveau mérité la visite d'en haut. Car, comme il avait montré de nobles marques de sa vertu, et auprès des habitants de Gérara, et quand le roi le chassait, et quand les bergers détruisaient ses puits, le Seigneur plein de bonté veut fortifier encore ce généreux zèle ; déjà il chérissait le patriarche à cause de son insigne douceur. Après qu'« il fut parti de là pour se rendre au puits du serment, le Seigneur lui apparut dans la nuit, et lui dit : "Je suis le Dieu d'Abraham ton père, ne crains point parce que je suis avec toi, et je te bénirai, et je multiplierai ta race à cause

d'Abraham ton père" » (Gn 26,23-24). [...]

Considérez la bonté de Dieu ; il dit : « Je suis le Dieu d'Abraham ton père », il montre comment il s'est attaché le patriarche, au point qu'il ne dédaigne pas de s'appeler le Dieu d'Abraham, au point que lui, le Seigneur et Créateur de l'univers, s'appelle le Dieu d'un seul homme, non qu'il veuille réduire à ce seul patriarche tout son empire, mais parce qu'il veut témoigner son affection singulière pour lui ; je me le suis attaché, dit-il, j'en ai fait ma propriété, à ce point qu'à lui seul il semble compenser tous les autres ; par cette raison, « je multiplierai ta race à cause d'Abraham ton père ». Je lui dois, dit-il, de grandes récompenses pour son obéissance envers moi ; donc, à cause de lui, « je multiplierai ta race ». En même temps, il remplit le juste de confiance, et, en prononçant le nom de son père, il provoque en lui le vif désir de reproduire la vertu paternelle. Or, après avoir reçu les promesses de tant de biens, « il éleva un autel en ce lieu, dit le texte, et il invoqua le nom du Seigneur, et il y dressa sa tente ». Qu'est-ce à dire : « Il éleva un autel en ce lieu » ? Il rendit, dit le texte, des actions de grâces au Seigneur qui avait montré tant de sollicitude pour lui. [...]

Maintenant, dit le texte : « Abimélech, son chef du gynécée et le général de son armée vinrent, et Isaac leur dit : “Pourquoi êtes-vous venus vers moi, vous qui m'avez haï et m'avez chassé loin de vous ?” » Voyez, je vous en prie, la douceur du juste ; à l'aspect de ceux qui l'avaient forcé à fuir, qui l'avaient poursuivi avec tant de haine, et qui viennent maintenant auprès de lui comme des suppliants, il ne les reçoit pas avec orgueil ; la vanité n'égare pas son âme, la pensée des choses que Dieu lui a dites ne l'enivre pas ; on ne le voit pas superbe de la force du Seigneur s'élever contre le roi ; c'est toujours la même mansuétude, la même affabilité. [...] « Ils lui répondirent : “Nous avons vu que le Seigneur est avec toi, et nous avons dit :

faisons entre nous et toi une alliance qui sera jurée de part et d'autre, afin que tu ne nous fasses aucun tort comme nous n'avons rien fait pour t'offenser, et comme nous t'avons bien traité, t'ayant laissé aller en paix, comblé de la bénédiction du Seigneur". »

Voyez la force de la douceur, la puissance de la vertu. Ceux qui d'abord l'avaient chassé viennent maintenant trouver ce voyageur, cet homme qui n'appartient à aucune ville, ce vagabond, et non seulement ils se justifient de ce qui est arrivé, ils lui demandent de leur pardonner leurs torts, mais ils proclament la vertu de l'homme juste ; ils montrent la peur qu'ils éprouvent, ils avouent leur faiblesse, ils portent un témoignage de la grande puissance de l'homme juste. En effet, quoi de plus fort que celui qui a Dieu avec lui ? [...] Ils tiennent à faire un pacte avec lui, et en même temps qu'ils se justifient du passé, ils cherchent à se mettre en sûreté pour l'avenir. « Isaac leur fit donc un festin, dit le texte, ils mangèrent et ils burent ensemble, et ils se levèrent le matin et l'alliance fut jurée de part et d'autre ; Isaac les congédia et les laissa s'en retourner. » Voyez la bonté de l'homme juste : aucun désir de vengeance ne se montre dans ses paroles ; et non seulement il oublie ce qu'ils lui ont fait, mais il leur offre une généreuse hospitalité. « Isaac leur fit donc un festin, ils mangèrent et ils burent ensemble. » Ce festin prouve assez qu'il oublie le mal qu'ils lui ont fait ; et « Isaac les congédia, dit le texte, et les laissa s'en retourner. » La divine Écriture nous montre par là qu'ils étaient venus saisis d'une grande frayeur, remplis d'inquiétudes, et que c'était pour ainsi dire afin de garantir leur propre conservation qu'ils avaient eu hâte de venir, de s'excuser auprès de l'homme juste. Voyez-vous comme il est vrai de dire que rien n'est plus fort que la vertu ; qu'il n'y a pas de pouvoir supérieur à celui que soutient la force d'en haut ? Ensuite le texte ajoute : « Le même jour, les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

nation, désormais que puis-je espérer ? [...]

« Isaac ayant donc appelé Jacob, le bénit, dit le texte, et lui fit ce commandement : “Ne prends point une femme d’entre les filles de Chanaan, mais va en Mésopotamie, dans la maison du père de ta mère, et épouse une des filles du frère de ta mère” » (Gn 28,1-2). Ces paroles ne lui suffirent pas : il veut qu’il entreprenne son voyage avec ardeur, et il verse encore sur lui ses bénédictions : « Mon Dieu te bénira, il accroîtra et multipliera ta race et tu seras le chef de plusieurs peuples ; il te donnera la bénédiction d’Abraham, mon père, à toi et à ta race après toi ; et il te donnera la terre où tu demeures comme étranger, qu’il a promise à Abraham. » Voyez ce juste lui prédisant tout l’avenir ; quelles bonnes provisions de voyage il lui donne, et quelles consolations. [...] Quand il eut entendu ces paroles, son fils accomplit ses ordres et partit pour la Mésopotamie, se rendant chez Laban, le frère de sa mère ; et lorsque Ésaü apprit à son tour cette seconde bénédiction donnée à Jacob par son père, et l’ordre qu’il en avait reçu de ne pas épouser une fille des Chananéens, et ce voyage en Mésopotamie, il voulut comme corriger sa faute et apaiser son père. « Il alla, dit le texte, vers la maison d’Ismaël, et, en plus des femmes qu’il avait déjà, il épousa une fille d’Ismaël, fils d’Abraham. » [...]

Maintenant, s’il vous est agréable, et si vous n’êtes pas fatigués, voyons comment Jacob accomplit son voyage. Ne méprisons pas le fruit que nous pourrions recueillir ici de notre attention. En effet, la vie des hommes justes est tout un enseignement de sagesse. Voyez donc ce jeune homme qui n’est pas encore sorti de la maison paternelle, qui jusqu’à ce moment n’a pas la moindre idée d’un voyage, ne s’est jamais trouvé en pays étranger, n’a jamais supporté d’épreuve ; voyez-le qui se met en route, et comprenez l’excellence de sa sagesse. « Jacob étant sorti du puits du Serment, s’en alla à Charran, et, étant

venu en un certain lieu, comme il voulait s'y reposer après le coucher du soleil, il prit une des pierres qui étaient là et la mit sous sa tête, et s'endormit dans ce lieu. » [...] Voyez-vous cette manière de voyager dans des temps qui ne sont plus ? Voilà un homme qui n'est pas sorti de chez lui, je veux le redire, habitué à voir autour de lui des serviteurs en foule. [...] Le voilà au début d'un voyage et il n'a besoin ni de bêtes de somme, ni de serviteurs, ni de bagages. [...] Voyez la robuste nature du jeune homme ; une pierre lui sert d'oreiller, et il dort sur la terre. Mais aussi, comme il avait une âme généreuse, un esprit viril, au-dessus de toutes les vanités du monde, il a mérité de voir cette admirable vision ; c'est l'habitude de Dieu : quand il trouve une âme bien disposée, peu touchée des choses présentes, il se plaît à lui montrer toute l'affection qu'il a pour elle. [...]

En effet, dit le texte, « il s'endormit, et voici qu'une échelle lui apparut, dont le pied était sur la terre et le haut touchait au ciel, et les anges de Dieu montaient et descendaient le long de l'échelle ; et le Seigneur appuyé sur l'échelle lui disait : “Je suis le Dieu d'Abraham et le Dieu d'Isaac, ton père, sois sans crainte” » (Gn 28,12-13). Considérez, je vous en conjure, la clémence de Dieu. Il le voyait docile aux conseils de sa mère, et, parce qu'il redoutait son frère, entreprendre un long voyage ; il était pour ainsi dire errant, seul, sans compagnon, sans consolation aucune, n'attendant rien que du secours d'en haut ; et tout de suite, et dès le commencement, jaloux de fortifier son courage, Dieu lui apparaîtrait et lui dit : « Je suis le Dieu d'Abraham et le Dieu d'Isaac ton père » ; c'est moi qui élevai le patriarche et ton père à une gloire si éclatante ; sois donc sans crainte, aie confiance en moi, j'ai rempli les promesses que je leur ai faites, et je te prouverai, à toi aussi, que ma providence veille sur toi ; sois donc sans crainte et prends confiance. « Cette terre où tu dors, je te la donnerai, à toi et à ta race, et ta

race ressemblera au sable de la mer. » Ne t' imagine pas, dit-il, parce que tu vas maintenant sur la terre étrangère, que tu seras privé de la terre où tu es né, où tu as été élevé, où tu as grandi, car je la donnerai, cette terre, à toi et à ta race, et je ferai que ta race s'augmente de manière à égaler le sable de la mer. « Et elle se propagera du côté de la mer, du côté du midi, vers le septentrion, vers l'orient », c'est-à-dire, elle se propagera en tous les sens, « et toutes les nations de la terre seront bénies en toi et en ta race ». Voyez comme Dieu lui prédit, dès ce moment, tout ce qui arrivera longtemps après ; c'est en effet l'habitude du Dieu de l'univers de faire aux justes, pris chacun en particulier, des promesses dont l'accomplissement ne suit pas aussitôt. Il exerce l'obéissance et la patience des justes, et il remplit magnifiquement les promesses qu'il leur a annoncées. [...]

Ce n'est pas tout : « Je suis avec toi, je te garde partout où tu vas. » Ne t' imagine donc pas, dit-il, que tu sois seul sur ton chemin ; tu m'auras pour compagnon de route, tu m'auras comme gardien, quelque chemin que tu fasses, te rendant tous les fardeaux légers, abaissant devant toi tous les obstacles. Il augmente ensuite la consolation ; il lui prédit son retour au milieu des siens : « Je te ramènerai, lui dit-il, dans ce pays ; ne t'effraye donc point comme si tu devais vivre dans une terre étrangère. Je te ramènerai dans ce pays et je ne te quitterai point que je n'aie accompli tout ce que je t'ai dit. » [...]

Qui pourrait assez admirer l'ineffable bonté de Dieu et l'excès de sa clémence ? Voyez quelle magnifique promesse il fait au juste, comme il relève son courage. Considérez aussi la reconnaissance du juste ; après tant de promesses, il supporte facilement auprès de Laban, pendant vingt années, mille épreuves ; sans se plaindre, sans réclamer contre la longueur du temps, il supporte tout avec un généreux courage, attendant l'accomplissement des promesses, persuadé que la parole de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Considérez en effet comment, ayant prévenu Laban par sa douceur, il en obtint une réponse bienveillante. « Laban, dit l'Écriture, lui répondit : “Si j'ai trouvé grâce devant toi, et je dois le penser car Dieu m'a béni à cause de ta venue, détermine la récompense que tu souhaites de moi et je te la donnerai”. » Je n'ignore pas, disait-il, que, par suite de ta présence, j'ai joui de la faveur de Dieu. Donc, puisque j'éprouve de tels bienfaits par l'effet de ta présence, fais-moi connaître la récompense que tu veux et je suis prêt à te la donner. [...]

Et que fait ce juste ? Voyez jusqu'où il pousse la douceur et comment il évite de devenir à cette occasion onéreux et incommode pour Laban. Comment ? Il le prend de nouveau à témoin de sa loyauté et de l'affection qu'il lui a montrée tout le temps qu'il l'a servi. « Vous savez, lui dit-il, comment je vous ai servi et ce qu'étaient vos troupeaux entre mes mains. Car je les ai trouvés peu nombreux, et ils se sont multipliés grandement, et le Seigneur vous a béni à mon arrivée ; maintenant ne me ferai-je pas aussi une maison ? » [...] Et que veut-il dire par ces mots : se faire une maison ? Il entend : vivre désormais dans l'indépendance et la liberté, et prendre soin d'une maison qui lui appartienne. Et alors Laban lui dit : « Que te donnerai-je ? » [...] Jacob lui répondit : « Vous ne me donnerez rien, et si vous faites ce que je vais dire, je paîtrai encore vos troupeaux. » Je ne veux rien recevoir de vous à titre de salaire, mais acceptez seulement ce que je vais dire, et je paîtrai encore vos troupeaux. Considérez le juste : parce qu'il a confiance dans la protection de Dieu, voici la proposition qu'il fait à Laban : « Que vos troupeaux, dit-il, passent aujourd'hui devant vous ; mettez à part toutes les brebis à toisons noirâtres, et tout ce qui est mêlé de blanc et tacheté parmi les chèvres sera ma récompense. Et ma justice se manifestera dans la suite parce que ma récompense sera facile à discerner. Tout ce qui ne sera pas tacheté et mêlé de

blanc parmi les chèvres, et noirâtre parmi les agneaux, sera reconnu vous appartenir. »

Remarquez la prudence du juste ; confiant dans la protection d'en haut, il pose lui-même des conditions qui, selon l'ordre de la nature, devaient rendre, sinon impossible, du moins très difficile sa juste rémunération ; la couleur variée se rencontre en effet très rarement dans les agneaux qui viennent de naître, et néanmoins Jacob ne demande pour lui que ceux-là ; aussi Laban s'empresse-t-il d'acquiescer à sa demande, et lui dit : « Qu'il soit fait conformément à ta parole. » [...] Il divisa, dit l'Écriture, ses troupeaux suivant la proposition de Jacob, et les remit à ses fils. « Et Jacob paissait les troupeaux de Laban qui restaient », c'est-à-dire ceux dont la toison n'était point de couleur mêlée. Tout cela s'est fait afin que le juste apprenne le grand soin que Dieu avait de lui, et que Laban voit de quelle assistance d'en haut jouissait Jacob.

« Jacob, dit le texte, prit des baguettes de styrax, d'amandier et de platane encore vertes ; il en enleva une partie de l'écorce verte, de manière que les endroits d'où l'écorce avait été enlevée parurent blancs et les autres demeurèrent verts. Ainsi ces baguettes devinrent de couleur variée. Et il plaça les baguettes ainsi écorcées, dans les canaux des abreuvoirs, afin que les brebis en allant s'abreuver les aient devant les yeux en buvant, et conçoivent des petits de couleur analogue. Elles conçurent effectivement ainsi et mirent bas des petits à toison mêlée de blanc, variée et tachetée de couleur de cendre. » Voilà ce que fit le juste, non de son propre mouvement, mais par la grâce d'en haut qui inspirait sa pensée. Car cela ne se faisait point selon l'ordre de la nature, mais c'était quelque chose de miraculeux et qui dépassait l'ordre naturel. [...] « Et il s'enrichit fort grandement. »

Mais considérez encore l'envie qui naît de là contre lui.

« Laban entendit les discours de ses fils qui disaient : “Jacob a pris toute la richesse de notre père, et c’est du bien de notre père qu’il s’est ainsi élevé” » (Gn 31,1). Voyez comment la jalousie les a conduits à l’ingratitude, et non pas seulement eux, mais Laban lui-même. « Jacob, dit l’Écriture, vit le visage de Laban, et voilà qu’il n’était point envers lui comme la veille et l’avant-veille. » Les paroles de ses enfants avaient agité son âme, et lui faisaient oublier ce qu’il avait auparavant dit à Jacob : « Le Seigneur m’a béni à cause de ta venue. » [...]

Considérez maintenant l’ineffable bonté de Dieu, et de quelle condescendance il use quand il voit que nous faisons ce qui dépend de nous. Voyant en effet le juste exposé à leur envie, il dit à Jacob : « Retourne dans le pays de ton père et dans ta famille, et je serai avec toi. » C’est assez de demeurer sur la terre étrangère. Ce que je t’avais promis en te disant : « Je te ramènerai dans ton pays », je vais maintenant l’accomplir. Retourne donc sans craindre, car je serai avec toi. [...] Le juste ayant entendu ces paroles de Dieu, ne tarda point mais se prépara aussitôt à lui obéir. « Il envoya chercher, dit l’Écriture, Rachel et Lia dans la plaine où il faisait paître ses troupeaux. » Il veut faire connaître à ses femmes le voyage qu’il a résolu, et leur communiquer l’ordre de Dieu, ainsi que la jalousie de leur père contre lui. « Il leur dit : “Je vois que le visage de votre père n’est point envers moi comme hier et avant-hier”. Mais le Dieu de mon père était avec moi. Vous savez vous-mêmes que j’ai servi votre père de tout mon pouvoir. Votre père a même usé envers moi de tromperie ; il a changé ma récompense [...] mais Dieu ne lui a point permis de me faire du mal. Quand il me disait : “Les animaux de couleur mêlée seront ta récompense”, tous ceux qui naissaient étaient variés ; et quand il me disait : “Les animaux blancs seront ta récompense”, tous ceux que mettaient bas les brebis étaient blancs ; et Dieu a enlevé le bétail

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

hostiles à notre égard. Considérez quel changement Ésaü témoigne : « Il accourut à sa rencontre, le prit dans ses bras et l'embrassa, et ils pleurèrent tous les deux. » [...]

Écoutons ces paroles, imitons le juste Jacob, montrons une humilité semblable à la sienne ; et, s'il est des hommes dont les dispositions soient fâcheuses à notre égard, n'enflammons pas davantage leur colère, mais apaisons leur haine par la douceur et l'humilité de notre langage et de nos actions ; portons remède au mal de leur âme. [...]

Homélie 59

Gn 33,18-20

« Et Jacob vint à Salem ville des Sichimites, et il acheta de Hemor, père de Sichem, une portion de terrain, au prix de cent agneaux ; et il y dressa un autel, et il invoqua le Dieu d'Israël. »

[...] Comprenez donc, je vous prie, la philosophie de cet homme admirable : il jouissait de la protection d'en haut ; il voyait sa richesse accrue, j'entends la quantité de son bétail ; il se voyait entouré d'une troupe nombreuse d'enfants, et il ne s'appliqua point à élever pour lui des constructions magnifiques, il ne s'empessa point d'acheter des domaines et des maisons de campagne qu'il pouvait partager entre ses enfants. [...] Ce juste n'avait point cette préoccupation, il n'y songeait pas, mais, lorsqu'il eut besoin d'acheter un modeste champ, il donna cent agneaux et acquit ainsi de Hémor, père de Sichem, une portion de terrain. Et voyez la piété de Jacob et pour quel motif il souhaitait acquérir un champ : « Il y établit un autel, et il invoqua le Dieu d'Israël » (Gn 33,20). Il n'a acheté cette portion de terrain que pour rendre ses actions de grâces au maître de l'univers. Tous devraient se faire les émules de cet homme vivant selon la grâce avant que la loi soit donnée, et non se livrer à la fureur d'amasser des richesses. [...]

Il résolut d'établir désormais sa résidence chez les Sichémites. Mais voyez comment là encore ce juste montra sa douceur. « Dina, fille de Lia, sortit pour voir les filles des habitants. Et Sichem le fils de Hémor, l'ayant vue, coucha avec

elle et lui fit violence ; il aima cette jeune fille et l'entretint de ce qui plaisait à son esprit » (Gn 34,1-2). Vous avez vu comme la jeunesse est mauvaise si elle n'a pour frein les pensées de la piété. Il a vu cette jeune fille ; cette vue l'a rempli d'amour, et il a satisfait son désir. « Et il l'entretint de ce qui plaisait à son esprit. » Qu'est-ce qui plaisait à l'esprit de la jeune fille ? Parce qu'elle était jeune, il l'entretint de ce qui pouvait la séduire et l'entraîner. Et il dit à son père : « Donnez-moi cette jeune fille pour épouse. » Jacob apprit ce qui s'était passé et il prit patience, attendant que les frères de Dina soient de retour, car ils étaient dans leurs bergeries. « Jacob se tut, dit le texte, jusqu'à ce qu'ils soient arrivés. Et quand Hémor fut venu trouver Jacob, les frères de Dina parurent aussi ; et ayant appris ce qui était arrivé à leur sœur, ils en furent vivement blessés. » Blessés, oui, ils se désolèrent et ne jugèrent pas le fait tolérable, mais très douloureux, et ils s'en affligèrent. « Il leur était très pénible, dit l'Écriture, que Sichem ait fait outrage à la famille d'Israël en couchant avec la fille de Jacob. » Voyez-vous la chasteté de ces jeunes gens ? Ils ont compris que c'était là un fort grand outrage. Vous voyez comment ce juste a formé ses enfants à la vertu, et comment le fils de Hémor, ayant cédé à son désir, a été pour son père et sa ville entière une cause de ruine.

Mais d'abord écoutons ce que leur dit Hémor, et vous connaîtrez ensuite la cruelle ardeur des frères de Dina à venger le crime commis contre leur sœur. « Hémor leur dit : Sichem, mon fils, a choisi dans son âme votre fille. » [...] Puisqu'il brûle ainsi pour elle, « donnez-la-lui pour femme et alliez-vous à notre famille. Donnez-nous vos filles et recevez nos filles pour vos fils, et demeurez parmi nous. Voilà que la terre est vaste devant vous ; habitez-la et parcourez-la, et acquérez-y des possessions. » Voyez ce père qui, par tendresse pour son fils, se montre bienveillant pour ces étrangers et veut les gagner en leur

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

supporta tout avec courage. Car la main de Dieu le protégeait et l'aidait à souffrir toutes ces injustices avec résignation. Si nous nous sommes conciliés la bienveillance divine, quand même nous serions au milieu des barbares et sur la terre étrangère, nous pouvons mener une vie plus heureuse que ceux qui habitent dans leur patrie et sont entourés de toutes sortes de soins ; mais aussi, quand même nous vivrions dans notre maison, quand même nous paraîtrions nager dans l'opulence, si nous sommes privés du secours d'en haut, nous sommes de beaucoup les plus misérables. Grande est la force de la vertu, grande est la faiblesse du vice ; c'est ce que nous prouve surtout l'histoire que nous avons entre les mains. [...]

Mais après qu'ils eurent accompli le crime qu'ils méditaient, après qu'ils eurent envoyé l'objet de leur haine sur la terre étrangère et qu'ils eurent ainsi calmé leur jalousie, ils inventent une ruse pour tromper leur père et l'empêcher de découvrir leur abominable complot. « Ils tuèrent un bouc, dit l'Écriture, trempèrent sa tunique dans le sang et l'apportèrent à leur père en lui disant : “Voyez si c'est la tunique de votre fils ou non”. » Pourquoi vous abusez-vous vous-mêmes, ô insensés ? Quand même vous pourriez tromper votre père, vous n'échapperez pas à cet œil qui ne dort jamais et que vous devez craindre par-dessus tout. Mais telle est la nature humaine, ou plutôt telle est l'insouciance du plus grand nombre ; ne craignant que les hommes et ne tenant compte que de l'infamie qui peut rejaillir sur eux dans le moment présent, ils ne songent pas à ce tribunal terrible et à ces souffrances intolérables, et ils ne cherchent qu'à éviter le blâme des hommes ; c'est ainsi que les fils de Jacob se sont conduits en essayant de tromper leur père. « Jacob, dit l'Écriture, reconnut la tunique et dit : “C'est la tunique de mon fils, une bête féroce a déchiré mon fils Joseph”. » Et certes il avait été traité d'une façon aussi cruelle que s'il était tombé au

pouvoir des bêtes féroces. « Jacob déchira ses vêtements, il mit un sac sur ses reins et pleura son fils plusieurs jours. » Que de larmes ils auraient mérité eux-mêmes, non seulement pour avoir vendu leur frère à des barbares, mais encore pour avoir causé un si grand deuil à leur père déjà avancé en âge. « Et tous ses fils et toutes ses filles, dit l'Écriture, vinrent pour le consoler, mais il rejeta toute consolation et il dit : “Je descendrai vers mon fils dans le sépulcre en pleurant”. » [...]

Homélie 62

Gn 38,2-3

« Et Juda vit la fille d'un Chananéen qui s'appelait Sava ; et il la prit et vint vers elle ; et elle conçut et enfanta un fils que l'on nomma Er. »

L'histoire de Joseph nous a montré suffisamment combien l'envie est un terrible fléau, et comment cette passion funeste ronge le cœur où elle a pris naissance. [...] Je voulais m'attacher aujourd'hui encore à la même histoire et faire sur ce sujet une instruction ; mais je rencontre sur ma route un autre récit qu'il ne serait pas juste de passer sous silence ; nous l'approfondirons, autant que possible, puis nous reprendrons nos entretiens sur Joseph.

Quel est donc ce récit qui interrompt notre marche ? Il traite de Juda. Celui-ci ayant pris pour femme Sava, fille d'un Chananéen, et ayant eu d'elle trois enfants, donna, dit l'Écriture, à Er, son premier-né, une femme nommée Thamar. Mais celui-ci fut méchant aux yeux de Dieu, et Dieu le fit mourir. Alors Juda engagea Onan à épouser la femme de son frère, afin de lui procurer une postérité. C'était la loi qui l'ordonnait : si quelqu'un mourait sans enfant, son frère devait épouser la veuve et lui donner une postérité. Mais Onan, lui aussi, se rendit coupable aux yeux de Dieu, qui le fit mourir. Juda fut frappé de terreur en voyant que ses deux fils lui avaient été enlevés si rapidement. Alors, pour consoler Thamar, il lui promit de lui donner son autre fils, mais il ne tint pas sa parole, dans la crainte que ce dernier ne subit aussi le même sort que ses frères.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Jésus-Christ, avec qui gloire, puissance, honneur, au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

Homélie 64

Gn 41,46-49

« Mais Joseph s'éloigna de la présence de Pharaon et parcourut toute la terre d'Égypte, et la terre donna des gerbes dans les sept années de fertilité, et il recueillit autant de blé qu'il y a de sable dans la mer. »

Voulez-vous qu'aujourd'hui encore nous examinions l'histoire de Joseph, et que nous voyions par quels moyens cet homme incomparable, devenu maître de l'Égypte entière, soulagea le monde grâce à l'intelligence qui était en lui ? « Il s'éloigna, dit l'Écriture, de la présence de Pharaon et parcourut toute la terre d'Égypte ; et la terre donna des gerbes dans les sept années de fertilité, et il recueillit autant de blé qu'il y a de sable dans la mer » (Gn 41,46-48). Ainsi, après avoir reçu du roi pleine autorité, il recueillit les fruits de la terre et les mit en dépôt dans les villes, afin de soulager, à l'aide de ces ressources, la détresse future. Vous savez maintenant comment ce juste fut récompensé, même ici-bas, de sa patience, de sa résignation, de toutes ses vertus, en quittant une prison pour le palais d'un roi.

« Or il lui naquit deux fils avant la venue des années de disette, que lui donna Asnat, fille de Poti Phéra, prêtre d'On. Il donna au premier le nom de Manassé, parce que, disait-il, Dieu m'a fait oublier toutes mes peines et celles de mon père. » Admirez sa piété : par le nom qu'il donna à son enfant il consacra le souvenir de tout ce qui s'était passé, afin de témoigner constamment sa reconnaissance, et afin que l'enfant qui lui était né n'eût qu'à réfléchir sur son nom pour être instruit

des tentations et de la patience qui avaient fait parvenir le juste à un pareil degré d'élévation. [...] « Et il donna au second le nom d'Éphraïm, parce que, disait-il, Dieu m'a élevé dans le pays de mon abaissement. » Vous le voyez : ce nouveau nom lui est encore dicté par la reconnaissance. [...]

Après les sept années d'abondance, arrivèrent tout à coup les années de disette, ainsi que Joseph l'avait prédit. Car les événements ne firent que démontrer à tous la sagesse du juste, et incliner tous les fronts devant lui. Et, malgré l'extrême disette, il empêcha tout d'abord qu'aucune détresse ne se fasse sentir, « car il y avait du pain dans toute l'Égypte ». Mais quand la gêne augmenta, le peuple fit entendre ses plaintes à Pharaon, incapable qu'il était de tenir bon plus longtemps : la faim les força de recourir au roi. Remarquez maintenant la reconnaissance de ce monarque. « Pharaon dit aux Égyptiens : “Allez vers Joseph et faites ce qu'il vous dira” » (Gn 41,55). C'est à peu près comme s'il avait dit : pourquoi tenir vos yeux attachés sur moi ? Ne voyez-vous pas que je ne suis roi qu'en apparence, que c'est Joseph qui vous a tous sauvés ? [...] « Joseph ouvrit les greniers et vendit le blé aux Égyptiens. » Et comme la famine faisait partout sentir ses rigueurs : « Toutes les contrées, dit le texte, sont venues acheter du blé en Égypte, car la faim régnait sur toute la terre. » Voyez comment peu à peu les songes de Joseph commencent à se réaliser. Les ravages de la famine s'étaient étendus jusque sur la terre de Chanaan où habitait Jacob père de Joseph. Jacob donc « ayant appris que l'on vendait du blé en Égypte, dit à ses fils : “Pourquoi vous abandonnez-vous à la nonchalance ? Voici que j'apprends qu'il y a du blé en Égypte. Allez-y, afin de nous acheter quelques provisions qui soutiennent notre vie”. » [...]

Toutes ces choses advinrent afin que les frères de Joseph servent au parfait accomplissement de sa vision, afin qu'ils

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Homélie 66

Gn 47,29-31

Le temps de la mort d'Israël approchait, il appela son fils Joseph et lui dit : « Si j'ai trouvé grâce devant toi, place ta main sous ma cuisse, jure-moi que tu me feras une faveur et que tu me tiendras parole : ne m'enterre point dans la terre d'Égypte. Je veux reposer à côté de nos pères ; tu me transporteras hors de l'Égypte, et tu m'enseveliras dans leur tombeau. » Joseph répondit : « J'accomplirai tes volontés. » Jure-le moi, dit Israël. Et il le jura. Et Israël s'inclina profondément devant le bâton de commandement que portait Joseph.

Finissons aujourd'hui l'histoire de Jacob et voyons quels ordres il donne au moment où il va quitter la vie. N'allons pas, en jetant les yeux sur l'état présent des choses, exiger des justes qui vivaient alors, ce que les fidèles doivent pratiquer aujourd'hui : mais jugeons d'après les temps et les circonstances. Ce préambule se rapporte aux paroles du patriarche à son fils Joseph. Écoutons quelles sont ses dernières dispositions : « Le temps de la mort d'Israël approchant, il appela son fils Joseph et lui dit : “Si j'ai trouvé grâce devant toi, place ta main sous ma cuisse, jure-moi que tu me feras une faveur et que tu me tiendras parole : ne m'enterre point dans la terre d'Égypte. Je veux reposer à côté de mes pères ; tu me transporteras hors d'Égypte, et tu m'enseveliras dans leur tombeau”. Joseph répondit : “J'accomplirai tes volontés”. Jure-le-moi, dit Israël. Et il le jura. Et Israël s'inclina profondément

devant le bâton de commandement que portait Joseph » (Gn 47,29-31).

Beaucoup de gens dont les sentiments sont peu élevés, lorsque nous les exhortons à ne pas tenir grand compte du lieu de leur sépulture, et à regarder comme une affaire de peu d'importance que les restes des morts soient ramenés d'une terre étrangère dans leur patrie, nous opposent ce récit et nous disent que ce fut l'objet des soucis même d'un patriarche. Mais d'abord, comme je me suis hâté de le dire, il faut considérer que l'on ne doit pas exiger des patriarches qui vivaient alors autant de sagesse que des fidèles de nos jours ; ensuite, ce n'est pas sans motif que ce juste voulait que ses ordres soient exécutés : c'était pour entretenir dans le cœur de ses enfants le doux espoir qu'un jour eux aussi retourneraient dans la Terre promise. Et son fils nous apprend d'une façon plus claire que c'était là son intention, lorsqu'il dit : « Dieu vous visitera, et alors vous emporterez d'ici mes ossements » (Gn 50,25). Et pour comprendre qu'ils prévoyaient tous deux l'avenir par les yeux de la foi, écoutez Israël s'écrier déjà que la mort est un sommeil ; il dit en effet : « Je dormirai à côté de mes pères. » C'est pourquoi saint Paul disait : « Tous ces patriarches sont morts dans la foi, quoiqu'ils n'aient pas reçu l'effet de la promesse, mais ils l'ont vu et l'ont salué de loin » (He 11,13). Et comment ? Ils l'ont vu par les yeux de la foi.

Que l'on ne regarde donc pas cette dernière volonté comme de la pusillanimité, mais que l'on considère l'époque et la prévision qu'il avait de leur prochain retour, et qu'on absolve ce juste de toute accusation. Mais maintenant que les préceptes de la sagesse se sont accrus depuis la venue du Christ, on aurait raison de blâmer celui qui ferait de semblables recommandations. Il ne faut pas regarder comme malheureux celui qui meurt sur la terre étrangère, ni celui qui sort de cette

vie dans la solitude. Non, ce n'est pas celui-là qui mérite qu'on le plaigne, c'est celui qui est mort dans le péché, quand même il aurait rendu le dernier soupir étendu sur son lit, dans sa maison, et entouré de ses amis. [...]

Après qu'il eut confié ses dernières volontés à son fils, Joseph apprit bientôt que son père était malade, qu'il était déjà aux portes de la mort, que sa dernière heure approchait. « Il prit alors ses deux fils et vint vers Jacob. À cette nouvelle, Israël rassembla ses forces et s'assit sur sa couche » (Gn 48,1-2). Voyez combien l'amour paternel raffermissait ce vieillard, combien l'allégresse de son âme triomphait de la faiblesse de ses membres. [...]

Voyez quelles sont ses premières paroles. D'abord il raconte la bienveillance que Dieu a toujours eue pour lui, puis il donne sa bénédiction à ses fils, et leur dit : « Mon Dieu m'est apparu à Luz, dans la terre de Chanaan ; il m'a béni et m'a dit : “Je te ferai croître et multiplier, je te ferai devenir une assemblée de peuples, et je te donnerai cette terre, et ensuite à ta postérité qui la possédera éternellement”. [...] Maintenant ces deux fils qui te sont nés en Égypte sont aussi les miens : Éphraïm et Manassé seront à moi, comme Ruben et Siméon. » Ceux, dit-il, que tu as eu avant mon arrivée, je les compte au nombre de mes enfants ; et ils recevront également ma bénédiction comme ceux qui sont nés de moi. « Quant à ceux que tu engendreras dans la suite, ils seront à toi et ils porteront le nom de leurs frères dans leur héritage. Or, sache que Rachel, ta mère, est morte lorsque j'approchais de Bethléem et que je l'ai enterrée sur la route de l'hippodrome. En voyant les fils de Joseph, il dit : “Qui sont ceux-ci ?” Ce sont, répondit-il, les enfants que Dieu m'a donnés. Jacob lui dit : “Amène-les auprès de moi afin que je les bénisse”. Et il les embrassa. » Voyez comme ce vieillard se hâte et s'empresse de bénir les fils de Joseph. [...]

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Homélie 58

Gn 32,1-2

« Et Jacob levant les yeux, vit le camp de Dieu ; et les anges de Dieu se présentèrent à sa rencontre ; Jacob les ayant vus dit : “C’est là le camp de Dieu” ; et il appela cet endroit “Les Camps”. »

Homélie 59

Gn 33,18-20

« Et Jacob vint à Salem ville des Sichimites, et il acheta de Hemor, père de Sichem, une portion de terrain, au prix de cent agneaux ; et il y dressa un autel, et il invoqua le Dieu d’Israël. »

Homélie 60

Gn 35,7

« Et il y établit un autel, et il donna à ce lieu le nom de Béthel, car c’est là que Dieu lui était apparu, lorsqu’il fuyait de devant son frère Esaü. »

Homélie 61

Gn 37,2

« Voici quelle était la famille de Jacob ; Joseph étant âgé de dix-sept ans, paissait les troupeaux avec ses frères. »

Homélie 62

Gn 38,2-3

« Et Juda vit la fille d’un Chananéen qui s’appelait Sava ; et il la prit et vint vers elle ; et elle conçut et enfanta un fils que l’on nomma Er. »

Homélie 63

Gn 39,23

« Et le gouverneur de la prison ne savait rien de ce qui se passait, grâce à Joseph. »

Homélie 64

Gn 41,46-49

« Mais Joseph s'éloigna de la présence de Pharaon et parcourut toute la terre d'Égypte, et la terre donna des gerbes dans les sept années de fertilité, et il recueillit autant de blé qu'il y a de sable dans la mer. »

Homélie 65

Gn 45,25-26

« Et ils revinrent d'Égypte, et ils arrivèrent dans le pays de Chanaan auprès de Jacob, leur père, et ils lui firent leur rapport, disant : "Ton fils Joseph est en vie, et il commande à toute la terre d'Égypte". Et Jacob demeura stupéfait, car il ne les croyait pas. »

Homélie 66

Gn 47,29-31

Le temps de la mort d'Israël approchait, il appela son fils Joseph et lui dit : « Si j'ai trouvé grâce devant toi, place ta main sous ma cuisse, jure-moi que tu me feras une faveur et que tu me tiendras parole : ne m'enterre point dans la terre d'Égypte. Je veux reposer à côté de nos pères ; tu me transporteras hors de l'Égypte, et tu m'enseveliras dans leur tombeau. » Joseph répondit : « J'accomplirai tes volontés. » Jure-le moi, dit Israël. Et il le jura. Et Israël s'inclina profondément devant le bâton de commandement que portait Joseph.

Homélie 67

Gn 48,21-22

Israël dit à Joseph : « Voici que je meurs, et Dieu vous fera retourner de cette contrée au pays de vos pères. Je te donne de plus qu'à tes frères Sichem, que j'ai prise avec mon glaive et mon arc. »

Table des matières

Achevé d'imprimer par JOUVE
1 rue du Docteur Sauvé
53 100 Mayenne

Dépôt légal octobre 2013

Imprimé en France